

E.N.S.S.I.B.
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DES SCIENCES DE L'INFORMATION
ET DES BIBLIOTHEQUES

UNIVERSITE
CLAUDE BERNARD
LYON I

DESS en INFORMATIQUE DOCUMENTAIRE

Note de Synthèse



UN CIRCUIT TOURISTIQUE DANS LYON

Zoltán NEMES

Sous la direction de

Mireille CAREW

Ecole française
d'Hotesses et de Tourisme

1992

1992

ID

19

UN CIRCUIT TOURISTIQUE DANS LYON

Zoltán NEMES

Résumé :

Cette note de synthèse présente, au cadre d'une visite guidée, la ville de Lyon. En parcourant les quartiers, elle évoque l'histoire, les légendes, anecdotes et personnalités célèbres de la ville, tout en parlant de la gastronomie, des fêtes et des autres "spécialités".

Descripteurs :

Lyon, anecdotes
Lyon, architecture
Lyon, guide
Lyon, histoire

Abstract :

This paper aims at acquainting the reader with Lyon by offering a guided tour of the city. When guiding the reader through the different parts of the city, the author evokes bits of local history, the doings of famous persons, the characteristic food and cooking, and other specialties, as well.

Keywords :

Lyon, anecdotes
Lyon, architecture
Lyon, guide
Lyon, history

A "l'etranger qui n'est pas d'ici"

(Tout en supposant que les Lyonnais connaissent bien leur
ville...)

TABLE DES MATIERES

Préface.....	p. 2
Recherches documentaires.....	p. 3
Bienvenue dans l'ancienne capitale de Gaule!.....	p. 8
Les Gaulois apparaissent.....	p. 10
Miroir de Rome.....	p. 11
La Basilique de Fourvière.....	p. 15
Vieux Lyon.....	p. 20
XVI ^e siècle: floraison et épreuves.....	p. 30
La cité des canuts.....	p. 34
Vestiges de l'époque romaine.....	p. 37
Terreaux.....	p. 39
La Revolution.....	p. 42
La Presqu'île.....	p. 43
Le Rhône.....	p. 51
Tony Garnier et ses successeurs.....	p. 53
Part-Dieu et Brotteaux.....	p. 59
Villeurbanne.....	p. 62
Parc de la Tête d'Or.....	p. 66
Conclusion.....	p. 68
Bibliographie.....	p. 69
Annexes.....	p. 72

PREFACE

J'invite les lecteurs de la présente note de synthèse à un circuit touristique dans Lyon. Cette ville possède une suite exceptionnelle de monuments de différents âges depuis l'époque romaine, en passant par la Renaissance, jusqu'au XX^e siècle. C'est la première chose dont je me suis aperçu, en tant qu'étranger, pendant le premier week-end que j'ai passé dans Lyon, et ce fait a inspiré également le trajet imaginaire de ce mémoire.

Pour pouvoir présenter l'histoire et les quartiers de la ville d'une manière aussi complète que possible, j'ai mené tout d'abord des recherches documentaires, que je décris dans la première partie de ma note de synthèse.

La deuxième partie comporte la visite guidée. Le texte d'une visite guidée a bien sûr ses caractéristiques à lui. Il faut bien répartir les petites histoires qu'on peut raconter à plusieurs propos, pour qu'on en aie toujours une "à portée de main"! Ainsi, je parle des boules à la Croix-Rousse, et non pas place Bellecour ou à propos du stade bouliste, je raconte l'histoire de Guignol non pas devant le théâtre Guignol, mais dans le parc de la Tête d'Or.

Il y a de temps en temps des étapes, où il n'y a pas de curiosités intéressantes. A ce moment-là, on peut parler de la cuisine, des armes de Lyon, ou bien d'autres spécialités de la ville.

Dans la troisième partie, la bibliographie, j'ai recueilli les ouvrages les plus importants, que j'ai utilisés au cours de mon travail.

PREMIERE PARTIE

RECHERCHES DOCUMENTAIRES

Pour trouver les références nécessaires pour mon mémoire, j'ai fait différentes recherches bibliographiques, sur la base Dialog et dans les catalogues de la Bibliothèque Municipale de Lyon.

1. RECHERCHES DOCUMENTAIRES AUTOMATISEES

J'ai mené les recherches documentaires automatisées sur la banque de données "Arts & Humanities Search" (N° 439) de la base Dialog, via le serveur Transpac.

Dans la première phase, puisque je parle l'allemand, j'ai étendu ma recherche également sur les documents en langue allemande, et j'ai demandé toutes les références concernant la ville de Lyon. Il y en avait presque trois cents, c'est pourquoi j'ai défini des termes retenues pour préciser le domaine de ma recherche:

- histoire
- archéologie (fouilles)
- arts
- histoire de l'art
- histoire religieuse
- ethnographie
- anecdotes

Dans la deuxième phase, j'ai lié ces termes retenues aux "références de départ" sur Lyon à l'aide du caractère booléen "et".

Le déroulement et le résultat de ma recherche sont à voir dans l'annexe 1.1., 1.2., 1.3.

2. RECHERCHES DANS LES CATALOGUES DE LA BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE

2.1. LE CATALOGUE INFORMATISE GEAC

Ce catalogue informatisé comprend

les ouvrages des bibliothèques de prêt pour adultes,
les documents en consultation sur place des salles
d'Information Générale, de Lettres et de Sciences,
les documents du silo acquis après 1985, ainsi que
la majeure partie des documents en consultation sur place
de la salle de Référence et de Documentation Régionale.

Parmi les différents modes de recherches, j'ai choisi
l'option "mot", plus exactement le "mot assisté". Dans cette
option, on peut trouver les références contenant le(s) mot(s)
défini(s) par l'utilisateur. La recherche peut s'effectuer sur
l'index

- titre
- auteur
- sujet ou
- tous les indexes.

J'ai choisi l'option "tous les indexes", pour trouver à la
fois les références qui contiennent les mots dans le champ
"titre" ou bien dans le champ "sujet".

Les termes retenues étaient:

- Lyon anecdotes
- Lyon biographies
- Lyon Croix-Rousse
- Lyon cuisine
- Lyon fêtes
- Lyon Fourvière

- Lyon gastronomie
- Lyon guide
- Lyon Guignol
- Lyon histoire religieuse
- Lyon rues

Malheureusement, à l'heure actuelle, dans la Bibliothèque municipale de Lyon, la définition des sujets n'est pas unifiée. Certains ouvrages peuvent avoir pour sujet "guide", au singulier, d'autres "guides", au pluriel. En tapant "guide", on perd les références ayant pour sujet "guides", au pluriel.

C'est pourquoi j'étais obligé de taper aussi

- Lyon guides
- Lyon fête
- Lyon rue

Pour la même raison (manque de l'unification), j'ai utilisé les termes mentionnés plus haut également avec l'expression "Lyon (Rhône)".

En tapant "Lyon histoire", j'ai eu plusieurs centaines d'ouvrages. Je ne voulais retenir que ceux qui traitent l'histoire de la ville des origines au 20^e siècle. J'ai cherché dans tous les indexes par

- Lyon histoire origines
- Lyon histoire origines 20^e siècle

Supposant que tous les ouvrages cherchés ne comportent pas dans le titre ou parmi les sujets tous ces mots, j'ai vérifié la recherche à l'aide du catalogue manuel.

2.2. CATALOGUE MANUEL

2.2.1. MONOGRAPHIES

Je me suis servi du catalogue manuel répertoriant les ouvrages acquis entre 1972 et 1983 ainsi qu'entre 1984 et 1988. Dans le premier cas, j'ai trouvé les références sous le sujet

"Lyon - origines - 20^e siècle",

dans le deuxième, sous le sujet

"histoire".

2.2.2. PUBLICATIONS EN SERIE

L'un des fichiers manuels de la documentation régionale recueille les articles de revues parus entre 1974 et 1989. C'est là que j'ai trouvé les articles, sous les sujets

-- architecture religieuse

-- histoire religieuse

-- histoire, archéologie

-- urbanisme, équipement

2.2.3. AUTRES RECHERCHES

Dans certains cas (révolte des canuts, Crédit Lyonnais), j'ai utilisé l'Encyclopédie Larousse.

Pour trouver des références sur les armes de la ville, j'ai consulté les sujets

-- généalogie

-- héraldique

concernant la France, Lyon et le Lyonnais.

3. REFERENCES ET CITATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Lors de la constitution des références et citations bibliographiques, j'ai utilisé la norme Z 44-005 (décembre 1987).

Parmi les références bibliographiques, j'ai recueilli les monographies et les publications en série que j'ai consulté le plus souvent. Lorsque les ouvrages, desquels je fait mention dans les notes, figurent dans la liste des références bibliographiques, la citation ne comprend que le(s) nom(s) du ou des auteurs et le titre, avec l'indication des pages. Sinon, la citation comprend tous les éléments essentiels à la référence.

DEUXIEME PARTIE

BIENVENUE DANS L'ANCIENNE CAPITALE DE GAULE!

Deux collines, un fleuve, une rivière et une vaste plaine permettant de se défendre, de circuler et de s'étendre offrent un site favorable pour l'implantation d'une ville. En profitant de tous ces avantages, Lyon s'est formée au confluent du Rhône et de la Saône, au point de rencontre de régions géographiquement différentes: Massif Central à l'ouest, plateau de la Dombes au nord-est, Bas-Dauphiné à l'est et Sillon rhodanien au sud entourent la contrée.

Au cours des siècles, Lyon s'est toujours étendue vers l'est. Et heureusement, les nouveaux siècles n'ont pas détruit les oeuvres des précédents. Ainsi, l'image de la ville de Lyon est marquée par les monuments de quatre époques: l'âge romain, la Renaissance, le XIX^e et le XX^e siècles. Un patrimoine exceptionnel!

On peut "se plonger" dans n'importe quelle époque, parce que ces sites sont bien séparés les uns des autres: dans le Vieux Lyon, on se rend pas compte du tout de la tour du Crédit Lyonnais! Et on a partout l'impression d'être dans le centre!

Au cours de la visite de la ville, nous avançons au fur et à mesure avec le temps, en suivant l'extension de la ville vers l'est: Fourvière, Vieux Lyon, Croix-Rousse, Presqu'île, quartiers modernes, et nous finirons "la journée" par une promenade dans le Parc de la Tête d'Or. (Pour le trajet, voir les Annexes 2., 3.1., 3.2., 3.3.)

Vous êtes-vous bien installé dans le car? C'est parti!

Soyez les bienvenus!

La Saône au cours tranquille était autrefois l'artère essentielle de la ville, avec beaucoup de bateaux occupés par des teinturiers, des blanchisseurs ou des moulins. Sur la rive gauche, se succédaient de nombreux ports et des entrepôts pour les marchandises. Actuellement, la rive droite présente une des spécificités du caractère lyonnais: l'économie. Le sol coûtant cher et un impôt frappant les façades sur rue, les maisons ont été construits sur des bandes étroites, ce qui a imposé la surélévation de quelques étages pour avoir des locataires. L'étage du propriétaire et la boutique se trouvaient au-dessous.

Par ailleurs, on retrouve les hautes maisons dans tous les quartiers anciens de la ville. C'est pour cette raison qu'on dit que Lyon ne peut sans doute rivaliser avec Paris ou Londres, mais les bâtiments y étant presque tous de six étages, la ville correspond à trois Constantinople ou trois Caire l'un sur l'autre.

En arrivant sur la rive droite, on voit à proximité la bouche du tunnel, par lequel l'autoroute A6 franchit la colline

de Fourvière vers Paris. Il ne faudrait pas toujours le prendre! Il vaut mieux de faire un arrêt dans la ville!

Nous, on monte à Fourvière culminant à près de 300 mètres (au-dessus de la mer). Le nom dérive d'une altération de l'expression "Forum vetus" designant l'ancien centre de la ville romaine.¹

1. Quant à l'étymologie du mot Fourvière, il a fourni l'occasion de beaucoup de discussions. Tous sont d'accord sur le sens de la première partie du mot: "four" vient de forum, marché. pour la finale, les uns disent qu'elle provient de l'expression "forum veneris" (marché de Vénus), les autres, que le suffixe "ière" indique une idée de domaine, la preuve en est la Mulatière, la Durandièrre, etc., Fourvière signifierait alors simplement le lieu où se tenait le marché. Voir MAYNARD, L., *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon*, p. 154.

LES GAULOIS APPARAISSENT

Avant la conquête romaine, au pied de la Croix-Rousse, s'étendait un petit village celte, Condate, habité par la tribu des Ségusiaves. Ils se disaient gaulois et parlaient le celtique². Ils possédaient une culture développée: ils avaient de longues épées à deux tranchants, la poterie au tour ne leur était pas inconnue. Ils élevaient des bovidés, porcs et moutons - où un troupeau détermine le niveau social, sert à évaluer la richesse et la puissance de son propriétaire. Dans les langues indo-européennes, le mot "péku" (qui signifiait troupeau) en s'altérant, deviendra "pécule"³. Les Ségusiaves, sur le plan militaire, avaient formé des chiens de combat! Ils avaient utilisé une charrue à contre-roc alors que les Romains ne connaissaient que l'araire. Leur nourriture était axée sur la consommation de viandes, en prédestinant déjà un beau futur à la gastronomie de la région. Leur religion est d'autant plus intéressant pour nous que le nom de la ville de Lugdunum remonte au dieu gaulois Lug. Il apparaît comme un dieu technicien, maître de tous les arts que l'on considère comme le dieu suprême des Celtes, le Mercure gallo-romain. D'après la légende, il avait tué le géant Balor en lui crevant l'oeil unique et magique. En ce qui concerne l'autre moitié du mot, il existe deux versions: d'après l'une, c'est une altération de "Danaan", la déesse mère de la famille divine à laquelle Lug appartenait, d'après l'autre, "dunum" signifie forteresse, citadelle. Bien sûr, le nom actuel de la ville provient du mot "Lugdunum", plus exactement du nom du dieu Lug.

Une légende nous donne également des renseignements sur le nom et la fondation. Deux hommes exilés décidèrent d'arrêter en ces lieux leur marche et de fonder une ville sur une colline. En travaillant aux fondations, un vol de corbeaux s'abattit sur les arbres alentour. Atépomaros, le roi, en fut intrigué, et Momoros, le druide nomma la ville Lougdounos, de lougos (corbeau) et dounos (colline).⁴ Cette explication n'est pas loin du tout de l'autre. Odinn-Wotan, l'équivalent germain de Lug, était accompagné de corbeaux sacrés, et en général, les forteresses se situent sur des collines. On peut alors traduire le nom de la ville comme "colline de Lug".⁵

2. LATREILLE, A., *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, p. 24.

3. CHAUVY, G., BLANCHON, S.-A., *Histoire des Lyonnais*, p. 18.

4. CHAUVY, G., BLANCHON, S.-A., *Histoire des Lyonnais*, p. 21.

5. Actuellement, n'ayant retrouvé aucuns vestiges d'un sanctuaire du dieu Lug, on s'oriente vers une autre interprétation, selon laquelle Lugdunum signifierait simplement "mont lumineux", ou bien la hauteur éclairée en premier au soleil levant. Voir BERTIN, D., CLEMENCON, A-S., *Lyon et Villeurbanne*, p. 56.

MIROIR DE ROME

La fondation officielle de Lugdunum eut lieu peu après la conquête romaine de la Gaule. La légende, racontée tout à l'heure, semble avoir suggéré la date de cet événement. Les corbeaux freux en migration retournent dans notre région vers le 10 octobre. Et lorsque, sur l'actuelle colline de Fourvière, le lieutenant de César, Munatius Plancus, trace les deux voies principales de la nouvelle ville, nous sommes exactement le 9 octobre de l'an 43 avant J.-C! La ville fut fondée avant tout pour les commerçants romains en provenance de Vienne, chassés par une révolte des Gaulois. Dans un premier temps, Condate et Lugdunum existaient l'un à côté de l'autre, mais plus tard, les Romains occupèrent le territoire de la Croix-Rousse.

Lugdunum, au bord du Rhodanus (Rhône) et de l'Arar (Saône) connaît un développement splendide, elle devient le "miroir de Rome". Octave réorganise en 27 avant J.-C. les trois provinces gauloises, la Celtique (ou Lyonnaise), l'Aquitaine et la Belgique, et la capitale des Trois-Gaules sera désormais Lugdunum. Agrippa, gendre d'Auguste, achève en 19 avant J.-C. la construction des grandes voies militaires partant d'ici en toutes directions. Entre l'an 16 à 14, la ville se dote d'un forum, d'un capitole, d'un théâtre et de thermes publics. Le 1^{er} août de l'an 12 avant J.-C., on inaugure un autel instaurant le culte impérial dans la ville. A partir de ce moment-là, chaque année, à cette date, près de cet autel, les représentants des 60 cités gauloises se réunissent à Lugdunum. Cette assemblée contribue à la formation d'une conscience gauloise sous la sujétion de Rome, et en l'an 19, on construit pour elle un amphithéâtre, celui des Trois-Gaules. Le choix de la date de la réunion n'est pas au hasard: le 1^{er} août est la fête du dieu Lug, et les Romains veulent que les Gaulois oublient leur ancien culte en célébrant ce jour-là les dieux romains.⁶

En 65, un incendie détruit la ville, mais elle s'en relève assez rapidement. Au cours du II^e siècle, à la suite du commerce intense, beaucoup d'Asiates y arrivent, en emmenant leurs cultes. Parmi ces cultes, celui de Cybèle, mère des dieux, connaît un grand succès, on lui inaugure un autel sur la colline de Fourvière. En même temps, les adeptes du Christ deviennent de plus en plus nombreux, ils constituent la plus ancienne communauté chrétienne de Gaule, sous la direction de Pothin, premier évêque gaulois connu.

6. Certains chercheurs disent qu' aucune trace du culte du dieu n'étant trouvée, le choix de la date a d'autres raisons: le 1^{er} août marque la fin des guerres civiles par la prise d'Alexandrie en 30 avant J.-C., c'est pourquoi il était jour férié, de plus, c'était ce jour-là que les magistrats des quartiers, chargés du culte du génie d'Auguste entraient en fonction à Rome. Voir GUTTON, J.-P., (dir.), *Les Lyonnais dans l'histoire*, p. 303.

La fondation de l'église de Saint-Irénée, l'une des plus ancienne de France, remonte au temps des premiers martyrs. Sa partie la plus ancienne est la crypte (IX^e siècle), le monument même a été largement remanié au XIX^e siècle dans le style néobyzantin. Son nom évoque Irénée, le "Pacifique" qui, au II^e siècle, échappe aux arrestations. En tant qu'évêque, il intervient vers 191 auprès de l'évêque de Rome qui voulait imposer à toute la chrétienté la date de la célébration de Pâques reçue par l'Église de Rome. A partir de ce moment-là, on ne sait plus rien de lui. D'après une légende, il fut massacré avec 18.000 chrétiens lors de la mise à sac de Lugdunum par Septime Sévère (197). Le sang des victimes aurait coulé à flots le long de l'actuel Gourguillon qui en tirerait son nom.

Au sud de la ville romaine, "hors les murs", s'étendait une vaste nécropole, de laquelle ont subsisté quelques tombeaux, situés place Wernert. Parmi eux, le tombeau du prêtre Calvius Turpion est considéré comme le plus ancien monument de Lyon, il remonte à la fin du I^{er} siècle avant J.-C.

Les fouilles des églises de Saint-Just ont mis au jour les vestiges de plusieurs églises du IV^e au XVI^e siècle. La première basilique funéraire a été dédiée aux frères Macchabées, mais puis, on a changé le nom à l'occasion du retour du corps de l'évêque Saint-Just mort en 380. D'après la tradition, n'ayant pu empêcher l'arrestation avec violence de quelqu'un qui se réfugia dans son église, il abandonna secrètement la ville et gagna le désert égyptien où il vécut parmi les solitaires. Beaucoup de pèlerins lyonnais le reconnurent, mais il refusa de retourner dans son évêché. Il mourut dans le désert, son corps fut solennellement ramené à Lyon et enterré dans cette église qui devint pour cette raison l'église cimétériale des évêques. Autour d'elle se développa le cloître de Saint-Just, véritable bourg fortifié des chanoines, assiégé en 1269 par les citadins.

Le premier pape d'Avignon, Clément V fut couronné dans cette église (1305). Après la cérémonie, le cortège monta la pente du Gourguillon, Philippe le Bel, roi de France, conduisant par la bride la monture du pape. Tout à coup, un vieux mur, surchargé de curieux, s'écroula. Douze personnes périrent, le roi n'échappa que par miracle. Le pontife fut renversé, mais pas blessé, la tiare roula à terre.

Ce site religieux a été détruit au milieu du XVI^e siècle par les troupes du baron des Adrets. Pour le remplacer, on a construit l'actuelle église Saint-Just (1591). Aux extrémités de la façade, deux statuts de saint Just et saint Irénée surmontent des bas-reliefs figurant une scène de martyr et une scène d'adoration des reliques.

Aux sites archéologiques, on rencontre les souvenirs de l'époque romaine. Pendant les siècles, les monuments ont été endommagés. Lors des incursions barbares, ils ont subi des ravages multiples: incendies, pillages, destructions. Au Moyen Age, ils servirent de carrière, la plupart des statues de marbre

qui les ornaient ont alimenté les fours à chaux. Les monuments furent exhumés à partir de 1933.

Le Grand théâtre, construit vers les années 16-15 avant notre ère, peut être considéré comme le plus ancien de Gaule et l'un des plus anciens du monde romain. Agrandi au début du II^e siècle, sa capacité atteignit 10 mille places. L'orchestre était réservé aux personnages de marque, par rapport à lui, la scène était surélevée. Les acteurs jouaient en avant d'un mur percé de portes par où se faisaient leurs entrées. Derrière le mur de scène, richement décoré, se trouvaient les loges des acteurs et les magasins. Au-delà encore, un portique donnant sur des jardins recevait les acteurs avant leur entrée en scène. Les spectateurs venaient s'y promener pendant les entractes.

D'une capacité d'environ 3000 places, l'Odéon ou petit théâtre semble avoir donné lieu à des représentations musicales, des récitations poétiques ou des lectures publiques. A la différence du théâtre, il devait comporter une toiture, couverte de plaques de bronze. - Au-dessus du grand théâtre se situait le temple de Cybèle. Cette identification reste cependant controversée, parce qu'on n'a découvert dans le secteur qu'un autel taurobolique, utilisé lors du rite du sacrifice de taureaux et une tête de statue, attribuée à la déesse.

Au débouché de la rue Radisson, on voit quelques piles, les vestiges de l'aqueduc du Gier qui amenait à Lyon l'eau du Pilat. D'une longueur de 75 km, il était le plus long des quatre aqueducs romains de la ville et le seul qui pouvait alimenter le sommet de la Fourvière, et dont les vestiges sont encore visibles dans Lyon même. Les aqueducs étaient des éléments essentiels des villes romaines. Les hautes arcades faites pour maintenir le niveau des conduites sont de véritables monuments. Par ailleurs, les Romains attachaient une très grande importance à la qualité des eaux dont ils alimentaient à profusion leurs cités.

En prenant la rue Cléberg, au n° 8, devant la stèle se situant à l'ancien croisement des voies principales de Lugdunum, on peut évoquer la fondation de la ville, qui se déroula, il y a plus de deux mille ans, de la façon suivante: Munatius Plancus alluma le feu sur l'autel des dieux devant toute l'armée réunie. Au soleil levant, à l'aide de la groma, il fixa la direction du decumanus et du cardo, servant de voies principales de la colonie. Dans un grand silence, il traça le sillon qui limitait la future ville, en soulevant la charrue à l'emplacement de chaque porte. Ensuite, il sacrifia les deux animaux qui avaient tiré la charrue. Il mélangea la terre de Rome à celle de Lugdunum. Sous les ovations des légions, il consacra la ville: "Ici s'élèvera la Colonia Copia Felix Munatia Lugdunum!" (Colonie prospère heureuse fondée par Munatius.) Il finit par offrir des épis de blé au génie de Lugdunum.

Après la mort de Commode, deux rivaux se disputent le pouvoir: Septime Sévère et Albinus, gouverneur de Bretagne. Ce dernier s'établit dans Lyon, puisque la ville prend parti pour lui. Mais les légions de Septime Sévère arrivent bientôt, et la bataille se déroule en 197 aux alentours de Lyon, vraisemblablement au pied du Mont-d'Or. Albinus subit un échec,

et la cité, coupable d'avoir soutenu son rival, reçoit du nouvel empereur une dure punition: elle sera livrée aux bandes armées ravageant toute la ville qui ne se relèvera plus de cette mise à sac. Les habitants abandonnent la colline de Fourvière, ils s'installent le long de la Saône. Au III^e siècle, ils subissent les invasions germaniques, tandis qu'au V^e, une nouvelle décision impériale déplace la capitale en Arles, puis à Trèves - ces faits contribuent incontestablement à la décadence de Lugdunum.

PETIT DETOUR DANS LE TEMPS: LA BASILIQUE DE FOURVIERE

(Pour la visite de l'église, voir Annexe 4.)

La première église fondée à Fourvière au milieu du XII^e siècle (1168) fut érigée sous le double vocable de la Vierge et de saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbery qui séjourna à Lyon, au cours de son exil précédant son martyre de 1170.

Depuis le XVII^e siècle, l'autel de la Vierge est l'objet de deux pèlerinages chaque année. L'Aumône Générale prononça un vœu le 5 avril 1638 en s'engageant à renouveler le pèlerinage du lundi de Pâques si l'épidémie de scorbut qui décimait les enfants, cessait.

Le 12 mars 1643, ce sont les échevins qui prononcent un vœu, en promettant une autre procession, le 8 septembre, si la peste disparaissait. En même temps, ils placent la ville sous la protection de la Vierge, en espérant l'amélioration de la situation, à l'exemple de Louis XIII qui avait voué la France à Marie, et depuis, les affaires du pays s'en étaient bien portées. Désormais, chaque année, à la Nativité de Notre-Dame, on se rend sur la colline de Fourvière, et on remet un cierge de sept livres de cire et un écu d'or sur le coussin de soie de Marie, tandis que trois coups de canon annoncent que le vœu a été respecté.

Ce coussin de soie a inspiré la naissance d'une spécialité gastronomique de la ville, du Coussin de Lyon. En 1960, certains "soyeux" imaginant un boîtage à la forme du coussin historique et le maître chocolatier "Voisin" inventant une spécialité composée de riche cacao, de liqueur de curaçao discrètement parfumée et de belles amandes délicatement blanchies, ont conçu le Coussin de Lyon, se vendant dans les pâtisseries réputées de la ville.

Au siècle dernier, on a divisé la chapelle médiévale en deux. Après les réaménagements, l'ancien oratoire est actuellement la chapelle Saint-Thomas (1), et le reste est nommé ancienne chapelle (2), avec l'autel de Notre-Dame. En 1852, on a placé une statue de bronze doré de la Vierge sur le clocher de cette chapelle. L'inauguration, prévue pour le 8 septembre, date de la procession, fut repoussée, en raison de pluies exceptionnelles, au 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception.⁷ A cette occasion solennelle, après le coucher du soleil, les citadins allumèrent de petits lampions sur leurs fenêtres, comme cela se faisait traditionnellement pour les grands événements, entrées royales, victoires militaires. Mais alors, ils ont créé une nouvelle tradition, celle de la Fête des Lumières, une des plus belles fêtes de Lyon. Le 8 décembre, à partir de 6 heures, les gens illuminent les façades de leurs maisons, et le soir, on

7. Cette fête, à cette époque-là, n'était pas encore élevée au rang de dogme de l'Eglise catholique, mais elle avait dans notre ville une vieille tradition locale. C'était en l'an 1140 que l'Eglise de Lyon la célébra pour la première fois, dans l'église de Saint-Thomas.

monte depuis la cathédrale Saint-Jean à la basilique de Fourvière. De la galerie de l'abside, l'archevêque donne sa bénédiction à la ville en confirmant sa consécration à la Vierge, et la soirée finit par un feu d'artifice, accompagné de musique. On tire les feux d'artifice depuis le haut de la colline de Fourvière, de la cathédrale Saint-Jean et du palais de Justice. C'est sans doute la soirée la plus spectaculaire de la ville, mais les autres soirées offrent également un spectacle magnifique aux visiteurs: les Lyonnais ont un goût particulier pour l'illumination des monuments et des bâtiments. On a réalisé la mise en valeur nocturne du patrimoine en 1990.

En 1870 (le 8 octobre), l'archevêque Ginoulhiac prononce un voeu au nom de tous les Lyonnais: il promet d'ériger une église votive si la Vierge épargne à la ville l'invasion prussienne et la guerre civile. La basilique de Fourvière (plans de Pierre Bossan, exécutés par Sainte-Marie Perrin, 1872-1896) a été édifée en l'honneur de l'Immaculée Conception - certainement en raison des processions ayant lieu depuis deux décennies à la date de cette fête -, elle a été érigée en basilique en 1897. On la voit depuis presque toute la ville, "on ne conçoit plus sans elle le paysage urbain" (A. Latreille). Huysmans avait surnommé cette forteresse symbolique aux quatre tours "l'éléphant renversé". La puissance de la construction rappelle par ailleurs les remparts de Jérusalem. Elle mêle les éléments gothiques et antiquisants à ceux de l'art byzantin, alors, elle exprime l'éclecticisme du XIX^e siècle.

A l'extérieur, on voit surtout des scènes de l'Ancien Testament, tandis qu'à l'intérieur, celles du Nouveau Testament. Sur la façade principale, entre les deux tours, le fronton présente le voeu de 1643. Les figures représentent cependant des archevêques de la deuxième moitié du siècle dernier (à droite) et des présidents de la Commission de Fourvière (à gauche). Au-dessous, on voit une galerie aux anges-cariatides et les symboles des évangélistes. Sur les portes d'entrée, deux anges soutiennent à droite l'Arche de Noé et à gauche l'Arche de l'Alliance.

Les tours représentent les quatre vertus cardinales: Prudence et Tempérance à l'est (côté ville), Force et Justice à l'ouest. Uniquement ces dernières sont identifiées par une sculpture allégorique. *En bas de la tour de la Force, la lutte de Jacob contre l'Ange (côté esplanade), et la lutte de Samson contre le lion (en face). En bas de la tour de la Justice, David et Goliath (en face), et le jugement de Salomon (côté sud). Près de cette scène, sur la travée de la Chasteté et de l'Humilité, on voit la fille de Jephté s'avançant au-devant de son père, ne se doutant pas que lui, rentrant victorieux du combat, a promis de sacrifier la première personne rencontrée, et de l'autre côté, Suzanne et les vieillards.* Dans la tour nord-est se situe un observatoire d'où l'on a un beau point de vue sur la région: on peut voir souvent les Alpes, par temps clair, même le Mont Blanc, ce qui laisse présager la pluie.

En haut de l'abside, l'archange saint Michel tuant le dragon symbolise le combat du Bien et du Mal, conflit existant depuis les origines du monde.

La basilique a deux parties principales: la crypte, dédiée à Joseph, et la haute église, dédiée à Marie. Cela exprime en même temps la superposition des titulaires: au-dessous, lui, le terrestre, au-dessus, elle, la céleste. L'entrée de la crypte est surveillée du lion de Juda qui est un hommage à la fois à la tribu d'origine de Joseph et à la ville de Lyon.

Les sommets des piliers de la crypte sont ornés d'anges, porteurs d'offrande; au choeur, huit anges symbolisent les béatitudes, énumérées par l'Evangile: les pauvres en esprit, les doux, les affligés, les affamés de justice, les miséricordieux, les coeurs purs, les artisans de paix, les persécutés. L'autel est dominé par une grande statue de saint Joseph avec l'enfant (thème fréquent depuis la contre-réforme). Le sculpteur Millefaut donna à Joseph les traits de l'architecte Bossan. Les vitraux symbolisent l'Eucharistie, et sur les murs, on peut lire le nom de toutes les paroisses du diocèse, en bandes horizontales. Sous l'autel, sept médaillons représentent les sept péchés capitaux, symbolisés par des animaux: orgueil - paon, avarice - fourmi traînant une mouche, luxure - bouc, envie - serpent, colère - chat, glotonnerie - loup, paresse - tortue, tandis que trois médaillons montrent l'évocation du démon: squelette, dragon, portes de l'enfer.

On rejoint la haute église par le vestibule de Saint-Joseph, menant de l'époux terrestre à l'épouse céleste. Dans l'escalier, on trouve les monuments des deux architectes, celui de Bossan contient dans un coffret d'acajou le coeur du maître.

L'effet de l'église est radicalement opposé à celui de la crypte, en raison de la grande hauteur des voûtes, de l'abondance de la lumière, de la décoration des murs et des voûtes. L'intérieur est très coloré, en opposition avec la blancheur extérieure. D'après la conception de Bossan, le monument, érigé à la plus grande gloire de Notre-Dame, est un résumé de sa vie, une personnification aussi vivante que possible de la Vierge.

Les mosaïques de la nef sont groupées en trois thèmes: au sud, Marie et la France, au nord, Marie et l'Eglise, et au-dessus, aux coupes, ses rapports avec la Trinité. Les vitraux représentent ses Royautés.

Travée ouest, coupole: **la Vierge, mère du fils**, présente son enfant au monde (3). - Mosaïque sud: **arrivée de saint Pothin**, la population de la ville l'accueille; au ciel, l'apothéose d'une vierge orientale, entourée des martyrs lyonnais de 177 (4). - Mosaïque nord: **concile d'Ephèse**, où l'on proclame que Marie est vraiment la mère de Dieu (5). - Vitrail: **Marie, reine des prophètes** (6), avec Ezéchiel tenant le tétramorphe, Jérémie assis sur un chapiteau brisé, Isaïe accompagné de l'ange au tison ardent, David entouré de lions, et douze prophètes moins célèbres. L'autre vitrail: **Marie, reine des patriarches** (7), est entourée d'anges. Les scènes

représentent le sacrifice d'Isaac, le songe de Jacob, Adam et Eve portant Abel.

Travée centrale, coupole: **Marie, épouse du Saint Esprit** (8). - Mosaïque sud: **scènes de la vie de Jeanne d'Arc** (9): elle écoute les voix; sa mère lors du pèlerinage devant la cathédrale du Puy; le bûcher et l'âme de Jeanne sous forme d'une colombe, avec la date du martyre (30 mai 1431); son entrée à Orléans; le sacre de Charles VII à Reims; elle prend l'épée tendue par le chef anglais Talbot; et son arrestation devant Compiègne (24 mai 1430). - Mosaïque nord: **la bataille de Lépante** (10), où le pape Pie V invoque la Vierge et aussitôt la victoire se dessine en la faveur de la flotte pontificale à l'encontre les Turcs. Les galères des états de l'Eglise, de Venise, de Gênes, avec en tête Don Juan d'Autriche vainquent celles du croissant. Pour commémorer la victoire de la croix, Pie V institue, le 7 octobre (date de la bataille en 1571), la fête liturgique de Notre-Dame du Rosaire. - A l'un vitrail **Marie, reine des confesseurs** (11) avec l'Enfant qui enseigne, au centre, les docteurs et pères de l'Eglise dont les saints Jérôme, Augustin, Ambroise, Grégoire. Saint Louis apportant la couronne d'épines à la Sainte Chapelle est entouré de confesseurs comme saint Martin, Bernard, François d'Assise. A l'autre vitrail, **Marie, reine des martyrs** (12), avec le corps du Christ mort, est entourée par des anges et des saints dont Etienne, Denis, Blandine et les autres martyrs de 177.

Travée est, coupole: **Marie, Fille du Père** (13), est à genoux sur sa main. - Mosaïque sud: **Louis XIII, le 10 février 1638, voue la France à la Vierge** et institue la procession du 15 août (14). Le berceau vide, au centre, renvoie à la naissance désirée d'un dauphin, mise en relation avec ce geste. En haut, cortège des rois et des célébrités de France, avec, entre autres, Clovis, Charlemagne, Roland, Saint Louis, Henri IV, Bonaparte, puis des Lyonnais célèbres dont Jacquard et Ampère. - Mosaïque nord: la cérémonie du 8 décembre 1854 où fut **proclamé**, à Rome, le dogme de l'**Immaculée Conception** (15). En face de l'apparition de Lourdes (1858), le clocher de Fourvière avec la Vierge, porté au ciel par des anges. - L'un vitrail représente **Marie, reine des apôtres** (16), avec l'Enfant tenant une croix ornée de fleurs. Au centre, saint Rémy baptise Clovis, à droite, saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, avec la licorne et le lion, saint Patrice, apôtre de l'Irlande et saint Boniface, apôtre de l'Allemagne. A gauche, saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, saint François-Xavier, apôtre des Indes, Pierre Clavers, apôtre des Africains, Louis Bertrand, apôtre de l'Amérique. L'autre vitrail montre **Marie, reine des anges** (17), entourée de chérubins et d'anges musiciens, tenant un lis. Sur terre, les trois archanges, Michel présentant à Jeanne d'Arc l'épée, Gabriel au lis et Raphaël guidant Tobie.

L'autel majeur est dédié à l'Immaculée Conception. Une Vierge contemplative tient un Jésus qui bénit avec trois doigts, à la mode juive. Au-dessus de l'autel, sur une mosaïque, des colombes accompagnent les noms des sept dons de l'esprit: sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété, crainte de Dieu. Les vitraux du chœur représentent des vierges martyrs,

comme Blandine et Agathe, des vierges aristocratiques, comme Praxède, des vierges servantes et bergères, comme Marthe, et des vierges dans le cloître. Le pavage circulaire sous l'autel est orné des allégories de dix hérésies, avec leurs dates: sanglier, arianisme, 325; poisson, Macedonius, 381; serpent, Nestorius, 431; vautour, Eutychès, 451; renard, Iconoclastes, 787; chauve-souris, Manichéens, 1139; oiseau de proie, Luther, 1601; vipère, jansénisme, 1713; verre de terre, naturalisme, 1870. Sur le mosaïque du mur de l'avant-choeur, trois paons symbolisent la résurrection, trois aigles la recherche de la lumière.

Les autels latéraux constituent un cycle marial en célébrant les mystères de la vie terrestre de la Vierge: la Nativité, avec sainte Anna et saint Joachim, la Présentation, avec le grand-prêtre au centre, l'Annonciation, où la Vierge accueille l'ange avec surprise, la Visitation, rencontre avec sainte Elizabeth, les noces de Cana, où au conseil marial, Christ change l'eau en vin, Notre-Dame de pitié, avec le Christ en croix transpercé par la lance, la Pentecôte, avec les apôtres au Cénacle, sous les rayons du Saint Esprit, l'Assomption, où elle, en extase, est transportée au ciel.

Le grand mur nord, à l'extérieur, est divisé en trois parties correspondant aux travées internes. A gauche, la figure allégorique de la Charité est entourée par Rebecca donnant à boire aux serviteurs d'Abraham et par Jacob rencontrant Rachel près du puits. Les végétaux sont la myrrhe et la vigne. - Au centre, l'Espérance avec Judith, victorieuse d'Holopherne et Esther avançant vers le roi. Les végétaux sont l'olivier et le platane. - A droite, près de la Foi, Marie, soeur d'Aaron, chante les louanges de Dieu après le passage de la Mer Rouge, et Sisara, ennemi d'Israël, tué sous sa tente par Jahel. Les végétaux sont le cyprès et le cèdre.

Les Lyonnais, ayant vu la tour Eiffel à l'Exposition universelle de 1889, décidèrent d'imiter la capitale. Leur tour métallique (E. Colonge, 1893), haute de 80 m, abritait à l'origine un restaurant et un observatoire, accessibles par un ascenseur hydraulique. En 1963, elle a été transformée pour servir de relais de télévision, et ne se visite pas.

Après avoir visité Fourvière, on prend le funiculaire qui relie soit la basilique soit Saint-Just à Saint-Jean. Les deux lignes suivent le tracé de la dernière ficelle, utilisée jusqu'en 1985. Par tradition, les Lyonnais nomment le funiculaire toujours ficelle, dénomination raccourcie du "chemin de fer à la ficelle". Deux wagons desservent à la fois, ils sont reliés par un câble en acier: l'un descend tandis que l'autre monte. Ils se rencontrent au milieu, où le rail se divise en deux, ils peuvent éviter l'un l'autre. On descend alors dans la cité médiévale.

VIEUX-LYON

Au milieu du V^e siècle, les Burgondes occupent successivement la contrée, le Lyonnais fera partie au royaume burgonde, pendant presque un siècle. Les temps à venir sont souvent nommés obscurs. La ville, se trouvant sous la domination franque et carolingienne, est mise à sac par les sarrasins (VII^e s.) et les hongrois (X^e s.). Pourtant, à cette époque-là, quelques évêques se distinguent par leur activité: Nizier (552-573), Ennemond, Leidrad prennent le pouvoir, rénovent les bâtiments religieux, organisent des monastères, raniment le culte chrétien en se montrant dignes successeurs de Pothin et d'Irénée.

Au début du deuxième millénaire, la région fut rattachée au Saint Empire romain germanique (1032). Les XI^e et XII^e siècles furent marqués par un conflit de primauté entre les comtes de Forez et les archevêques, les premiers étant soutenus par l'empereur, les seconds par le pape. Pourtant, Frédéric Barberousse, lié par son mariage à la Bourgogne, prit parti pour les Lyonnais. Il leur accorda une "Bulle d'Or", c'est-à-dire un acte d'importance, scellé d'or, qui, tout en confirmant la suprématie du Saint Empire, remit entre les mains de l'archevêque tous les droits souverains pour la ville et tout archidiocèse en deçà de la Saône (octobre 1157). L'archevêque (Primat des Gaules à partir de 1079, installé au château de Pierre-Scize) et le Chapitre gouvernent alors une principauté ecclésiastique.

Le pouvoir de cette Eglise est remis en cause par le mouvement hérétique de Pierre Valdès (Valdo, vers 1180). Ce marchand, pris de remords de ses richesses, touché par la mort d'un de ses amis, revient, avec ses disciples, les "Pauvres de Lyon", à l'idéal de la pauvreté évangélique. Il exige une liturgie en français, critique les institutions ecclésiastiques, le culte des saints, en préfigurant la Réforme. Après sa mort, ses amis se rapprochent du courant cathare, sans s'y mêler.

En 1269, pendant la vacance du siège épiscopal, une révolte éclate dans la ville. Les bourgeois réclament leurs franchises commerciales accordées en 1206, et non respectées par le Chapitre. Les chanoines se replient sur les fortifications de Saint-Just qui résistent aux assauts répétés. Le peuple les attaque au cri de "Avant! Avant! Lion le melhor!" (Voilà l'origine de la devise qu'on retrouve souvent dans les rues, sur un endroit pas tout à fait digne: aux poubelles...) Une trêve ne fut imposée qu'au bout de neuf mois de conflit.

Mais la population urbaine, enrichie par son trafic et ses productions, supporte de plus en plus impatiemment le pouvoir de l'archevêque et demande la protection du roi de France. Le tournant de l'histoire lyonnaise est l'année 1320. En août, tous les habitants âgés de plus de 14 ans prêtent un serment de fidélité au roi, en juin, l'archevêque reconnaît "les libertés, usages et coutumes" de la cité, il accorde aux bourgeois le droit de tenir des assemblées, d'élire chaque année douze

conseillers (nommés aussi consuls, échevins), constituant la Commune, base de l'autonomie. L'archevêque devient alors le seigneur, le roi le protecteur des citoyens. Malgré la dépendance ecclésiastique, on peut considérer Lyon comme ville libre et royale, mais cette liberté ne dure pas longtemps. A l'influence du roi souhaitant de raffermir son prestige dans un centre stratégique si riche, le Parlement de Paris confirme en 1394 la présence du sénéchal royal dans la ville. Une compensation pour les citadins sera l'installation des foires franches.

Le travail, les périodes belliqueuses du Moyen Age furent de temps en temps interrompus de fêtes dont la plus belle était la Fête des Merveilles, c'est-à-dire des Miracles. Chaque 24 juin, on commémorait l'anniversaire de la première mise à mort des chrétiens en 177, généralement localisée vers le 20 juin. Ce jour est aussi celui de la Saint-Jean, du solstice d'été, le jour le plus long de l'année, où le soleil offre aux eaux sa bénédiction. La procession part de Saint-Paul, d'où les habitants des quartiers vont chercher le clergé de la cathédrale. Là, on monte dans des bateaux, et descend la Saône à Ainay, d'où les cendres des martyrs furent jetées dans le Rhône, et la matinée prend fin. L'après-midi se déroule au milieu de danses, de jeux, on fait même la parodie d'un combat naval entre lyonnais et viennois, et la fête populaire se poursuit jusqu'à la nuit.

Plus tard, les bourgeois organisent leur fête à eux, pendant la matinée. Sur la Bucentaure, le bateau richement décoré, ils arrivent au pont de pierre de la Saône, d'où la foule précipite un taureau dans les eaux en symbolisant la condamnation du rite de Cybèle. La première arche du pont sur la rive gauche portait le nom de "Arc merveilleux", parce qu'il y avait sur le tablier du pont une sorte de trappe par laquelle on jetait le taureau dans la Saône. Les bateliers faisaient force de rames pour le rejoindre et le ramener à la berge, puis, on le promenait dans la ville et on le conduisait dans la rue Ecorcheboeuf (actuellement rue Port-du-Temple), où il était tué, dépecé, et distribué au peuple. Ceux qui n'en voulaient pas, se rendaient à Saint Nizier où étaient conservées, dans un sac, les reliques de saint Pothin, et on y fêtait les martyrs.⁸

8. Le sort des cendres des martyrs est un problème bien contesté. D'après la lettre d'Eusèbe, toutes les cendres furent jetées au Rhône, l'endroit précis restant cependant indéfini. Il ne peut quand-même pas s'agir d'Ainay se situant au bord de la Saône. Par contre, à cette époque-là, au pied de la Croix-Rousse, près de l'amphithéâtre, lieu du martyre, se trouvait un bras du Rhône qui semble être l'endroit recherché. Voir TROUBNIKOFF, A., *Les martyrs de Lyon et leur temps*, p. 126-127. (En ce qui concerne l'authenticité des reliques vénérées, elle n'est pas prouvée du tout. Le choix des lieux de la fête peut baser sur des croyances et traditions moyenâgeuses, n'ayant aucune relation avec la réalité.)

On se trouve dans le centre de la ville moyenâgeuse. Traditionnellement nommé "Vieux Lyon", ce secteur regroupe trois quartiers, Saint-Georges, Saint-Jean et Saint-Paul. Au Moyen Age, ils furent entourés d'une muraille, et pendant la nuit, à partir d'une tour près de l'église Saint-Georges, on tendait des chaînes en travers de la Saône pour protéger les habitants, et - pour prévenir l'entrée en fraude du vin!

Actuellement, sur les quais de Vieux-Lyon et ceux d'en face, ont lieu différents marchés: marché de la création - artisanat, arts graphiques (quai Romain-Rolland, tous les dimanches matin), marché de l'artisanat (quai Fulchiron, tous les dimanches matin), marché aux bouquinistes (quai de la Pêcherie, tous les jours).

L'église Saint-Georges fut occupée par les chevaliers de l'ordre de Malte au XIV^e siècle. En 1555, ils entrèrent en conflit avec le consulat et décidèrent qu'aucune personne née à Lyon ne serait plus admise dans l'ordre. Les mères lyonnaises qui tenaient beaucoup à ce titre, prirent alors l'habitude d'accoucher à la Guillotière, cette dernière ne faisant pas encore partie de la ville.

En face de la bouche du métro, le pont Bonaparte franchit la Saône. L'empereur, de retour de l'île d'Elbe, prononça ses paroles célèbres depuis ce pont, le 13 mars 1815: "Au moment de vous quitter, je vous dis: Lyonnais, je vous aime!" Et il s'en allait vers Paris, vers Waterloo, vers Sainte-Hélène...

La Manécanterie, sur la place Saint-Jean, à droite de la cathédrale, est l'un des plus anciens édifices datant du Moyen Age (XII^e siècle). A l'origine, elle était réfectoire des membres du Chapitre, puis, elle devint Manécanterie, c'est-à-dire logement des chantres. Parmi les quatre personnages des niches, on reconnaît la Philosophie et l'Astronomie. Le bâtiment renferme actuellement le trésor de la cathédrale, présentant entre autres des objets liturgiques et des tapisseries d'Aubussonnet et des Flandres qui traitent des sujets mythologiques.

Le milieu de la place est orné par la fontaine Saint-Jean-Baptiste (J.-M. Bonnassieux, R. Dardel, 1844) qui présente le baptême du Christ, et renvoie en même temps au vocable de l'église primatiale. Au Moyen Age, chaque année, la veille de Saint-Jean, les dames qui tenaient à avoir le teint frais, remplissaient une bouteille d'eau, puisée à la Saône, et s'en lavaient le visage jusqu'à la Saint-Jean de l'année suivante.

Saint-Jean faisait partie à l'origine d'un groupe épiscopal, avec deux autres édifices, situés au nord: un baptistère, sous le vocable de Saint-Etienne et l'église Sainte-Croix, tous les deux détruits aujourd'hui, leurs vestiges se visitent dans le jardin archéologique. Sur l'emplacement d'une église antérieure, on commence la construction de Saint-Jean au XII^e siècle, par le chœur, au style roman. Les travaux se terminent au bout de deux siècles, par la façade, alors au style gothique.

Malheureusement, une grande partie du décor sculpté de la façade fut détruite pendant la Réforme par les troupes du baron des Adrets. Au sommet du pignon se trouve une statue représentant Dieu le Père, avec l'archange Gabriel et la Vierge. Sur les voussures des portails, au milieu, des anges, à gauche, des martyrs, des saints, des évêques lyonnais, à droite, des prophètes et des patriarches. Les médaillons montrent entre autres les travaux des mois, le zodiaque (au milieu), l'histoire de saint Pierre, des épisodes de l'Apocalypse (à gauche), la légende de Théophile, des saints (à droite).

L'intérieur de l'église, siège de l'archevêque de Lyon, Primat des Gaules, vit quelques grands événements. Au XIII^e et XIV^e siècles, la ville était l'un des grands centres de la chrétienté, on disait aussi la "seconde Rome". Le pape Innocent IV qui y séjourna longtemps, réunit en 1245 un concile dans la cathédrale alors en construction, où l'on prononça l'excommunication et la déposition de l'empereur d'Allemagne Frédéric II. Le pape fixa l'habit des cardinaux: désormais, ils doivent porter des vêtements et chapeaux rouges, pour exalter et honorer cet état, et témoigner, par cette couleur sanglante qu'ils sont prêts à offrir leur vie pour le maintien de la foi catholique. (A l'origine, c'était le vêtement des chanoines-comtes de Lyon. En le réservant pour les cardinaux, le pape leur accorda, en échange, le droit de porter la mître lorsqu'ils officieraient. Ce privilège s'est maintenu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.)⁹

Le second Concile de Lyon (1274) fut convoqué par Grégoire X.¹⁰ On y conçut des règles concernant le conclave: désormais, les cardinaux réunis doivent être enfermés jusqu'à l'élection du pape. (Cette sorte de contrainte est-elle la conséquence de l'émeute déclenchée quelques ans auparavant par la vacance du siège épiscopale?) On proclama l'union des églises grecque et latine, union éphémère, à cause de la mort précoce du pontife.

En 1600, y fut célébré le mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis ce qui était une signe de la soumission de Lyon ligueuse au roi. - En 1630, Richelieu, accompagnant le roi, y reçut la barrette, cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe. Mais Richelieu ne reçut jamais le chapeau de cardinal, car il faut aller à Rome pour le recevoir de la propre main du pape. - Plus près de nous, en 1943, s'y sont déroulées les fêtes du 6e Grand Pardon; ces fêtes se célèbrent environ une fois par siècle lorsque la Fête-Dieu coïncide, le 24 juin, avec la Saint-Jean-

9. MAYNARD, L., *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon*, p. 290.

10. En ce qui concerne le lieu de ce deuxième concile, les opinions sont différentes: d'après Latreille, il avait lieu dans la cathédrale (LATREILLE, A., *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, p. 82.) tandis que Chauvy et Blanchon (CHAUVY, G., BLANCHON, S.-A., *Histoire des Lyonnais*, p. 61.) le place dans le cloître du Chapitre.

Baptiste. - Le 5 octobre 1986, le pape Jean-Paul II est venu s'y recueillir.

(Pour la visite de l'église, voir Annexe 5.)

Une collection de tableaux de tout premier ordre (XVII^e - début du XX^e siècles) fait de l'église un petit musée de la peinture religieuse. A l'entrée, au mur arrière de la façade, le tableau montre la Vierge parmi les vierges; au mur sud, à droite, la Présentation au Temple.

La première chapelle à droite, celle des Bourbons (1), est un bel exemple du gothique flamboyant. Sur l'arc nord-est, une main tient une épée, avec la devise de la dynastie: "Ni espoir ni peur." La galerie est décorée d'un cerf ailé entouré d'une banderole avec le mot "espérance". Sur le mur ouest, le repas d'Emmaüs, au-dessus de l'autel, l'Adoration des Mages.

Dans la chapelle Saint-Vincent-de-Paul (2), deux vitraux représentent la Déposition avec deux anges et l'Invention de la Croix avec sainte Hélène et saint Cyriaque. A gauche de l'autel, la pierre tombale de Mgr. Ginoulhiac qui prononça le voeu de 1852. Sur le mur, un caravagesque de saint Sébastien, et Saint-Vincent-de-Paul prêchant la charité aux dames de la cour de Louis XIII. Dans cette chapelle fut conservé et vénéré le coeur de Saint-Vincent-de-Paul, restitué aux filles de la Charité en 1953.

Dans la nef, devant deux piliers, on voit saint Etienne, titulaire de l'église antérieure (3) et Jean-Baptiste, titulaire de l'église actuelle (4).

A l'angle du transept, une plaque aux lis (5) rappelle que les ossements de Saint Louis et de son fils Jean Tristan, morts à Tunis, au retour de la 8^e croisade, reposèrent quelques jours en cette Eglise Primatiale Saint-Jean-Baptiste, en mai 1271. Au-dessus, le martyre de saint Hippolyte.

L'autel en bois doré du transept meridional (6) est dédié à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus; au mur à droite: Saint Jean à Patmos, dans les médaillons de la rosace (XIII^e siècle): scènes de l'histoire d'Adam et Eve ainsi que du Christ.

Les fenêtres dans la chapelle de la Croix (7) évoquent la miséricorde de Marie, la vie de la Vierge, et la théologie mariale de l'église de Lyon; la dominante bleue des vitraux symbolise également la mère du Christ.

Les vitraux du chœur (8), datant du XIII^e siècle, sont d'un intérêt exceptionnel. Ils montrent la résurrection de Lazare, l'enfance du Christ avec les Mages, la vie de saint Etienne, la Rédemption (de l'Annonciation à l'Ascension), la vie de saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Evangeliste et la vie des Pères de l'Eglise lyonnaise, saint Irénée et saint Polycarpe. Au niveau supérieur, le Christ et la Vierge entourés des douze apôtres et des douze prophètes. Entre les deux étages de fenêtres, se trouvent des chapiteaux historiés: les rois mages, la Nativité, le baptême du Christ. Au centre, au-dessus du siège archiépiscopal, le chapiteau figure le Christ en majesté.

La chapelle de la Vierge (9) a le vitrail le plus ancien et le mieux conservé de la cathédrale (fin du XIII^e siècle), avec des épisodes de la vie de saint Pierre et saint Paul.

Dans le transept nord, en face de l'horloge astronomique, la Visitation. La rosace septentrionale (10) fut offerte par le doyen Arnould de Collonge (XIII^e s.). On le voit en costume canonial, portant dans sa main l'image de la rose qu'il offre à la cathédrale. Tout autour du Christ régnant dans le ciel, des anges adorateurs et des anges déçus. Les rouges fulgurants apportent une bonne compensation au défaut d'éclairage.

Dans ce transept, se trouve la célèbre horloge astronomique (11) (N. Lippius, 1598, restaurée par G. Nourisson, 1660). Mme de Sévigné raconte dans une de ses lettres qu'on fit crever les yeux à l'horloger qui l'a faite, après qu'il en eut construit une semblable à Strasbourg, pour l'empêcher d'en faire davantage.

La majeure partie du mécanisme est d'origine. Sur la paroi de droite, un cadran indique les minutes. L'aiguille, en faisant le tour, s'allonge ou se rétracte pour suivre exactement le bord du cadran.

Sur la face principale, le cercle du bas est un calendrier valable jusqu'en 2019 (à partir de 1954). Le cadran central donne, pour l'année, dans la fenêtre verticale, la date des fêtes mobiles, le signet à gauche marque sur le cadran extérieur la date du jour, l'âge de la lune et des indications ecclésiastiques. Au-dessus, un cadran astrolabe indique l'heure (de 0 à 24), la position respective du Soleil, de la Terre et de la Lune, et celle des étoiles sur le ciel de Lyon. Dans la niche centrale, au-dessus des cadrans, une statuette représente le jour de la semaine.

Les étages supérieurs sont occupés par des figurines et des automates qui, chaque jour à midi, 13, 14 et 15 heures se mettent en mouvement, dans l'ordre suivant:

Le coq chante et bat des ailes, le suisse commence sa ronde. Les anges de la galerie jouent sur des clochettes le début d'une hymne à Saint-Jean-Baptiste. L'ange de droite bat la mesure. Cette prélude est suivie par l'Annonciation. Dans sa chambre, Marie est en prière. L'archange Gabriel ouvre la porte, entre pour lui annoncer qu'elle sera la mère du Sauveur. La Vierge se tourne vers lui pour répondre, tandis qu'une colombe, symbolisant l'Esprit-Saint, descend sur elle. Au registre supérieur, Dieu le Père bénit trois fois. Puis, tout en haut, le suisse sonne l'heure.

Les tableaux de la chapelle de l'Annonciade (12): la Transfiguration, et Saint Irénée, auquel l'empereur Sévère ordonne de choisir entre une idole et le supplice de la croix. Les inscriptions rappellent le jumelage des paroisses Saint-Jean de Lyon et Saint-Pierre - Saint-Paul de Poznan. L'icône de la Vierge de Czestochowa, bien vénérée en Europe Centrale, a été remise par le curé de l'église polonaise.

Dans la chapelle du Sacré-Coeur (13), on voit l'Adoration

du Sacré-Coeur, le portrait d'un pape ainsi que l'ancienne stalle au style néo-gothique de l'archevêque de Lyon.

La chapelle Saint-Joseph (14) est ornée par la Présentation au temple, et le Ravissement de saint Joseph. Sur le troisième tableau, saint Pothin apporte l'image de la mère de Dieu.

La chapelle des fonts baptismaux (15) sert de sépulture aux archevêques de Lyon. Les cercueils des six derniers cardinaux sont déposés sous le dallage.

Au-dessus du tambour de la porte latérale: la Vierge remet le rosaire à saint Dominique.

Avant de rejoindre la rue Saint-Jean, on peut jeter un coup d'oeil sur le Palais de la Justice (L.-P. Baltard, 1835-1847), seul édifice public construit au XIX^e siècle parmi les bâtiments anciens, sur l'emplacement du Palais de Roanne, ancien palais de justice. Il devait son nom à ce qu'il avait appartenu aux seigneurs de Roanne. Au XIV^e siècle, le royaume, en insistant sur le rôle important de Lyon, établit son gouvernement et sa justice dans ce premier palais. L'édifice actuel se singularise par sa longue colonnade sur le front de Saône, à cause de laquelle les Lyonnais l'ont surnommé "les 24 colonnes". Mais ce palais aussi, il s'est avéré petit, on est en train de construire le troisième palais de justice près de la Part-Dieu.

La rue Saint-Jean était l'artère principale du quartier. Au XV^e siècle, avec ses hôtels récemment construits, elle servait d'axe des entrées royales, dont la tradition remonte à un siècle plus tôt. Il y a quelques centaines d'années, où on ne connaissait pas le train et l'avion, les distances étaient plus grandes, le voyage avait un caractère étrange. Et quand c'était le gouverneur même qui se déplaçait, son arrivée, son entrée dans une ville devenait une véritable fête. Lyon, en tant que grand carrefour fluvial et routier, aux portes de l'Italie et de la Suisse, reçut de nombreux visiteurs illustres, depuis le Moyen Age jusqu'au Grand Siècle.

La première grande entrée royale à Lyon fut celle de Charles VI, en 1389. Le parcours suivi par lui devint traditionnel. Le roi entra par la porte de Vaise, et accompagné par une grande partie de la population de la ville, il se rendit au cloître Saint-Jean, car il logeait au palais de l'archevêque. On lui offrit des présents dont des coupes d'argent dorées et émaillées à ses armes, ou bien des bijoux, des médailles. A ces occasions, la fontaine sur la place du Change jetait du vin. On organisa des joutes, des feux d'artifice pour distraire soit le roi, soit le peuple. Pour Henri II, dont l'entrée a été l'une des plus spectaculaires, on éleva des arcs de triomphe le long du parcours, ainsi qu' on lui construisit un grand "Bucentaure", un navire royal qui était une sorte de palais flottant. Lors de l'entrée d'Henri IV (1594), toutes les rues étaient pavoisées de draps blancs. Les boutiques des drapiers furent complètement dévalisées. En un terme, tout devait manifester l'honneur du peuple envers le souverain. L'organisation, la décoration étaient supervisées par un "conducteur et ordonnateur" et un

décorateur. La dernière entrée royale sous l'Ancien Régime était celle de Louis XIV. Faute de roi, on devait se contenter désormais de cardinaux ou de princes royaux.¹¹

La densité des maisons gothiques et Renaissance (il y en a près de 300) ainsi que la qualité du bâti font du secteur de "Vieux-Lyon" un des plus vastes et des plus remarquables de France. Une grande partie des bâtiments fut construite par des marchands italiens, l'architecture reflète quand-même les traditions locales.

On se familiarise avec les caractéristiques de ces bâtiments à l'exemple de la maison des Laurencin (fin du XVI^e siècle, au n° 24). Au rez-de-chaussée, elle possède des arcs de boutiques. A la sobriété des façades sur rue, répond le décor sur cour. On y entre par l'allée, le terme signifiant "en lyonnais" le couloir d'entrée de l'immeuble. Les parcelles longues et étroites imposent aux édifices un plan type: deux corps de bâtiments parallèles à la rue sont séparés par une cour et reliés par une succession de galeries. Un escalier à vis logé dans une tourelle dessert les étages et se termine par un belvédère offrant une vue panoramique sur le quartier. Dans la cour, se trouvent le puits et les latrines.

On rejoint le n° 1, rue du Boeuf, par une traboule. Celles de la Croix-Rousse sont plus célèbres, mais celles-ci sont plus anciennes. Entre la Saône et la colline de Fourvière, il y avait peu de place et en plus, le surpeuplement n'a pas permis de ménager un large réseau de rues, c'est ainsi qu'on a inventé un système étroit de communication, celui des traboules qui relie les immeubles Renaissance.

Sur la place du Petit-Collège, on trouve l'hôtel de Gadagne, associant les formes d'un gothique tardif et celles de la Renaissance. Cette famille de marchands et de banquiers florentins était tellement fortunée que l'on disait à Lyon: "Riche comme Gadagne." Leur richesse est marquée aussi par le fait, qu'après le désastre de Pavie, ils mirent 50 mille écus à la disposition de la reine-mère et du roi. La maison abrite le musée historique et le musée de la marionnette. Le premier présente des objets liés à l'histoire de la ville ou exécutés par des artistes lyonnais (gravures, faïences, mobiliers), l'autre recèle une des plus célèbres collections de marionnettes du monde, depuis des figures de Sicile, Venise, Java en passant par les ombres découpées de Siam, Cambodge jusqu'aux poupées japonaises et aux marionnettes à fils de Genève. Une salle complète est consacrée à l'évolution du "Guignol" et de ses compagnons.

L'édifice baroque de la Loge du Change rappelle les anciennes foires qui furent créées pour favoriser les activités économiques du patriciat renonçant à ses droits politiques par la présence du sénéchal royal. En février 1420, le dauphin, le futur Charles VII accorde deux foires à la ville. D'après la

11. *Lyon au fil des fleuves*, p. 192-202.

décision des échevins, celle du printemps se tient sur la rive droite de la Saône, du côté du royaume de France, tandis que celle d'automne sur la rive gauche, à côté des terres appartenant à l'Empire. Louis XI finit par donner aux foires leur organisation définitive (1463): les quatre foires ont lieu aux Rois, à Pâques, en août et à la Toussaint. Désormais, elles ne sont plus restreintes aux rives: rues et places, portes et ponts sont occupés par les étalages et les entrepôts. A leur prospérité contribuent incontestablement les marchands et banquiers italiens, les Bonvisi, Gondi, Salvati, qui érigent les hôtels de "Vieux-Lyon".

La liberté y est complète, les marchands français peuvent pratiquer le prêt à intérêt, les étrangers sont exempts d'impôts et du droit d'aubaine. Les exportations de marchandises sont libres de toute taxe, toutes les monnaies peuvent être utilisées et échangées. Chaque foire comporte deux phases: celle des marchandises dure quinze jours, la foire des paiements la suit, sur la place du Change. Lors de cette seconde phase, on règle les lettres de change, qui sont à l'époque un merveilleux et puissant système de crédit: elles circulent de pays à pays et assurent aux tractations la meilleure sécurité. Initiées par les Florentins, leur utilisation s'étend au royaume de France grâce aux foires lyonnaises.¹²

L'activité bancaire se tint en plein air pendant deux siècles, le premier bâtiment fut érigé au milieu du XVII^e siècle, l'actuelle Loge du Change (origine de la Bourse) est un des chef-d'oeuvres (déjà modifié) de Soufflot (1748-1750). L'édifice a été affecté au service du culte protestant, depuis 1803. La tradition des foires se continue cependant, l'événement, nommé désormais Euroexpo, a lieu à Chassieu où l'on a construit la nouvelle cité des expositions.

A l'angle du quai de Bondy et de la rue F.-Vernay, un mur peint (Mur'Art, juillet 1988) représente un gigantesque rideau soulevé par une machinerie qui se déploie et découvre l'intérieur de la cour des Loges. Quelques mètres plus loin, sur le quai, dans le bâtiment de la salle Molière, lieu de concerts, on trouve le théâtre Guignol, animé aujourd'hui par Jean-Guy Mourguet, descendant du créateur de Guignol, et proposant des programmes traditionnels pour adultes et pour enfants.

La rue de l'Angile fut le théâtre d'épisodes importants pour l'histoire de la ville: au milieu du XVI^e siècle, les Médicis y établissent l'une de leurs succursales bancaires qui augmente l'importance politique et économique de Lyon.

L'église Saint-Paul est l'une des trois plus anciennes églises de la ville actuellement conservées (IX-XIII^e siècle). Elle se distingue par sa tour octogonale romane renfermant une coupole. Les vitraux remontent au XIX^e siècle, les tableaux de bonne qualité aux XVII^e et XVIII^e siècles. La première église en ce lieu fut bâtie par saint Sacerdos, évêque de Lyon. D'après

12. LATREILLE, A., *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, p. 139.

une très ancienne légende, Sacerdos, alors à Paris, tomba malade et ne put venir consacrer l'église. Elle le fut, dit la tradition, par Jésus-Christ lui-même, entouré d'esprits célestes. En témoignage de ce miracle, les anges laissèrent dans l'église un cierge qui brûlait sans se consumer, et un encensoir d'un métal inconnu, enrichi de pierres précieuses. Ces deux objets furent détruits par les huguenots.

XVI^e SIECLE: FLORAISON ET EPREUVES

Le XVI^e siècle est plein de contradictions. Au début, à l'époque des guerres d'Italie, Lyon devient la capitale du royaume, car, pour mieux suivre les événements, la cour et le gouvernement s'y établissent à plusieurs reprises, en attendant le retour des expéditions royales. L'activité bancaire et économique sont intenses, il apparaissent les premiers tisseurs de soie, les imprimeurs. La vie intellectuelle favorise la présence de grands peintres (Corneille de Lyon), de célèbres architectes (Ph. Delorme) et de grands écrivains (Louise Labé, Maurice Scève, Rabelais). La Renaissance est, sans doute, à côté de l'époque romaine, l'autre sommet de l'histoire de la ville. Ses représentants locaux préparent la Renaissance française.

Malgré cette floraison, aucune ville de France ne connaît une succession de crises d'une telle variété et d'une telle intensité:¹³ la peste reprend plusieurs fois, famines, disettes, sécheresses, crues des fleuves, pluies, froid se suivent, les antagonismes politiques entre le Consulat et la population complètent la situation. Les chaînes tendues la nuit en travers de la Saône, aux entrées de la ville, reçoivent un nouveau devoir: elles doivent empêcher que les ruraux les plus audacieux se glissent des radeaux la-dessous. Parce que la crise est encore plus grave à la campagne...

La deuxième moitié du siècle est marquée par la lutte entre protestants et catholiques. Encouragé par la Saint-Barthélemy, on arrête les protestants. D'une manière quelconque, la foule arrive à pénétrer dans les prisons, et y massacre les protestants. Les "Vêpres lyonnaises" compte 800 victimes (31 août 1572).

Le peuple - surtout au début du siècle -, a du mal à supporter les épreuves: le 25 avril 1529 se déclenche la "Grande Rebeyne" (rébellion), à cause de l'augmentation du prix du blé. Bien que l'émeute soit réprimée, le Consulat en tire la conséquence: deux ans après, lorsqu'une famine terrible menace la ville, il crée à ses frais l'Aumône Générale, chargée de distribuer des vivres aux affamés. Parmi les premiers souscripteurs figure l'échevin Jean Kléberg de Nuremberg, nommé le "Bon Allemand", devenu "l'homme de la Roche" sur le quai Pierre-Scize. Il tient dans une main une bourse et dans l'autre un parchemin déroulé, son testament, symboles de richesse et de dons. Malgré ses bienfaits, il semble ne pas être connu par tout le monde, surtout par les "gones", gens plus naïfs que méchants, pour lesquels il fait l'objet des plaisanteries du 1^{er} avril. Il arrive souvent, à cette date qu'on demande à ces gones d'accomplir une livraison, d'emporter une lettre à l'intention de M. Jean Cléberger. Parfois, on voit beaucoup de monde sur ce quai!...

13. LATREILLE, A., *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, p. 168.

Le rocher où se trouve le "Bon Allemand", fut coupé à l'époque romaine pour construire une des quatre voies militaires partant de Lugdunum,¹⁴ et, en même temps, pour enlever les pierres gênant la navigation sur la rivière. Il aurait alors été désigné "Petra incisa", d'où pierre encise et pierre scize (coupée), nom actuel du quai. Au Moyen Age, un château fut érigé au sommet (1032), servant de la principale forteresse de l'archevêque, et il fut en même temps l'entrée nord de la ville.

Plus tard, on y établit une prison où furent détenus entre autres le duc de Nemours, le baron des Adrets, Cinq-Mars et de Thou. L'histoire de la prison comporte plusieurs évènements célèbres. Pendant la Ligue, un des notables enfermés pour cause de royalisme, parvint à s'évader en descendant du donjon avec des cordons de soie tressés que sa femme lui avait apportés "sous son vertu-gadin". - Le duc de Nemours qui fut emprisonné pour avoir tenté, pendant la Ligue, de se rendre maître de Lyon et des provinces environnantes, se fit passer pour malade. Il mit dans son lit son valet de chambre, dont il prit les habits et la perruque; portant un bassin qu'il semblait pressé de vider, il écarta, sans aucun péril, les sentinelles et passa la porte devant la garde sans être reconnu. - La forteresse fut démolie en 1733.

Sur la rive opposée, se trouve le fort Saint-Jean, construit en 1830. Il faisait partie des fortifications qui ceinturaient la ville et protégeaient l'entrée nord-ouest.

Ces rives de la Saône virent remonter en 1783 le Pyroscaphe de Jouffroy. Ce marquis expérimenta la navigation à vapeur. Son bateau à aubes "remonta la Saône, sans l'aide d'aucune force animale et par l'effet de la pompe à feu, pendant un quart d'heure environ" - écrivaient les papiers du temps. Mais le Pyroscaphe n'apporta à son créateur guère que le surnom ironique de "Jouffroy la pompe".

Avant de rejoindre le pont Koenig, on voit à gauche l'ensemble de bâtiments du Conservatoire national supérieur de Musique qui, créé en 1979, s'y est installé en 1988. Avant, c'était l'école vétérinaire, la plus ancienne de France, fondée en 1762 par Bourgelat. Elle fonctionna ici, dans l'ancien couvent des religieuses de Sainte-Elizabeth à partir du début du XIX^e siècle. Bien sûr, les bâtiments ont été adaptés à leurs nouvelles fonctions.

Lorsqu'on continue le long de la Saône, on parvient à l'Ile-Barbe, dont le nom original, Insula Barbara, remonte à l'époque romaine, où elle se situait hors les murs et était habitée par des gens inconnus pour les Romains qui, pour cette raison, les nommèrent "barbares". Là, un clocher et l'ancien château transformé en prévôté, rappellent encore le souvenir de l'une des plus puissantes abbayes lyonnaises, compté autrefois

14. La première, du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait aux Pyrénées, la seconde conduisait au Rhin, la troisième à l'océan, alors que la quatrième se dirigeait vers la Gaule narbonnaise.

sept chapelles et églises. On raconte que Charlemagne fut tellement séduit par ce lieu qu'il décida de venir y terminer ses jours. Dans ce but, il y fit constituer une magnifique bibliothèque, mais il ne put jamais l'utiliser. La "librairie de Charlemagne" fut saccagée par les calvinistes en 1562. En ce qui concernait la richesse de l'abbaye, l'énumération de ses biens remplissait en 1362 un rouleau de parchemin de 33 mètres de long. Actuellement, les bâtiments subsistants sont répartis dans diverses propriétés privées. Cependant, ce site, lieu de promenade des Lyonnais, a conservé son caractère médiéval et son aspect champêtre.

Aux alentours, se situe le massif des Monts-d'Or, formé de sept collines. Il doit son nom à la fertilité du sol de toute cette région environnant la ville. On raconte aussi que l'empereur Probus qui introduisit et autorisa la culture de la vigne à Lugdunum, fit nommer une montagne, tout près de la ville, de Mont-d'Or, pour rappeler son lieu de naissance en Dalmatie, non loin de la montagne d'Or. Ce massif offre un paysage varié où l'on découvre de pittoresques villages, de nombreux châteaux, église, et des points de vue sur la région. Dans le village Poleymieux, dans l'ancienne maison de la famille Ampère, on a installé le Musée de l'électricité.

L'illustre physicien Ampère (1775-1836) était né à Lyon, au quartier Saint-Nizier, mais il passa son enfance à Poleymieux. Il n'alla jamais à l'école, il reçut sa formation élémentaire à domicile, après, il se forma lui-même. A douze ans, il étudia déjà Euler et Bernoulli. Ses emplois (répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique, professeur au Collège de France, inspecteur général de l'Université) ne lui procurèrent que des ressources modestes. Sa mémoire était prodigieuse. Il savait par coeur des milliers de vers, des articles de l'Encyclopédie. Mathématicien, chimiste, physicien, il avait une activité intellectuelle si variée qu' "il aurait presque pu figurer dans toutes les sections à la fois de l'Académie des Sciences", a dit Louis de Broglie. En tant que chercheur, il montra dans l'électricité en mouvement la source des actions magnétiques, et prouva que deux courants fermés agissent l'un sur l'autre. Il est considéré comme le père de l'électrodynamique, son nom de famille est devenu un nom commun: un "ampère" est depuis 1881 l'unité d'intensité du courant électrique.¹⁵

On raconte bien des anecdotes au sujet de la proverbiale distraction d'Ampère. A l'Ecole Polytechnique, ses élèves ne comptaient plus les leçons où il essayait le tableau avec son foulard, tandis qu'il utilisait pour se moucher le chiffon rempli de craie. - Invité à déjeuner par des amis et se croyant chez lui, il s'écrie soudain au milieu du repas: "Décidément, avec cette nouvelle cuisinière il n'est pas possible de faire un bon repas!" - Un jour, à Paris, se rendant à son cours, il ramasse un petit caillou et se met à l'examiner. La pensée de sa leçon lui revient brusquement, il tire sa montre de sa poche et, se voyant en retard, la jette dans la Seine par-dessus la

15. GUTTON, J-P., (dir.), *Les Lyonnais dans l'histoire*, p. 165-166.

passerelle du Pont des Arts, tandis qu'il replace le caillou dans sa poche.

LA CITE DES CANUTS

Après le pont Koenig, on monte à la Croix-Rousse, qui doit son nom à une croix de pierre rouge (ou rousse), érigée dans la partie nord du quartier. Elle fut plusieurs fois relevée et démolie, elle disparut définitivement à la fin du siècle dernier, mais le nom demeure aujourd'hui. Ce quartier se lève et se couche tôt. Le matin, a lieu le marché alimentaire du boulevard, un des plus célèbres et des plus typiques de Lyon.

C'est le seul quartier où subsiste la Vogue, fête populaire itinérante, avec des manèges et d'autres attractions. Lors de la Vogue aux marrons, de mi-octobre à mi-novembre, le long du boulevard, on déguste dans les bistrots le vin blanc nouveau et les marrons chauds. Ici, cette fête a conservé toute son authenticité! On adresse aux femmes enceintes souvent l'expression d' "avoir le ventre en pâté de vogue", parce que ce dernier, comme leur ventre, a la forme d'un chapeau de gendarme.

A droite, on voit l'église Saint-Bruno-des-Chartreux (J. Magnan, 1590-1604, F. Delamonce, 1705-1750, Sainte-Marie Perrin, 1868-1872), la seule église baroque de la ville. Les Chartreux possédèrent autrefois un vaste territoire, actuellement, il ne subsiste que le petit cloître et l'église, tandis que le grand cloître, entouré des habitations des moines, fut détruit à la Révolution.

Il y a deux Croix-Rousse, celle du plateau et celle des pentes. Partout, on rencontre le souvenir des canuts, terme spécial lyonnais designant les ouvriers spécialisés en soie. C'est François I qui, en 1536, accorde à Lyon le privilège de tisser la soie (en espérant de ruiner Gênes qui vient de trahir en faveur de Charles Quint, ainsi que de combattre l'exportation d'argent provoquée par l'achat de soieries étrangères). Cette industrie connaît un essor splendide; au siècle suivant, la Fabrique (toutes les activités de la soierie à Lyon et dans la région) est déjà l'élément moteur de l'économie française. Elle ne cesse de croître, en se faisant un renom dans l'Europe entière.

Installés à l'origine à Saint-Georges, les canuts quittent la ville basse (en partie en raison des inondations fréquentes de la Saône) pour la Croix-Rousse, dans la première moitié du siècle dernier. Les nouveaux métiers Jacquard, beaucoup plus hauts, les obligent également à s'installer dans des locaux plus spacieux. Ils construisent d'imposants immeubles abritant leurs ateliers. Ceux-ci, composés d'une pièce vaste et haute, sont éclairés par d'immenses fenêtres auprès desquelles est placé le métier sur lequel les canuts tissent la soie fournie par le fabricant. Au fond, se trouve la souillarde (réduit le plus souvent aveugle où se trouve l'évier), et au-dessus, la soupente, servant à loger l'ouvrier ou l'apprenti. De ces immeubles, s'échappe le "bistanclaque", bruit monotone des métiers, qui résonnait encore il y a une vingtaine d'années dans presque toute la Croix-Rousse. La présence des canuts était tellement déterminante que le pennon, drapeau du quartier,

comportait la bobine et la navette, symboles du tissage de la soie à Lyon.

Pendant la première moitié du siècle précédent, les canuts furent soumis à des conditions de travail très rudes ainsi qu'au chômage, dû en partie aux machines, notamment aux métiers Jacquard. Au début des années 30, la soierie reprit, grâce aux commandes américaines. Ils en profitèrent et demandèrent aux autorités un tarif minimal. Quelques maîtres fabricants s'opposèrent cependant à l'application du tarif, provoquant l'intervention du gouvernement en leur faveur. Il en résulta un mouvement insurrectionnel (21 novembre 1831). Au bout de deux semaines, l'ordre fut rétabli, mais le tarif minimal ne fut pas appliqué. Le président du Conseil déclara: "Il n'y a de remèdes pour les canuts que la patience et la résignation." C'était sans doute l'émeute la plus grande, mais la situation suscita des révoltes également en 1834, 1848 et 1870. Les canuts apposaient sur leur drapeau noir, symbole de misère, la devise "Vivre en travaillant ou mourir en combattant."

La maison des canuts est à la fois musée vivant de la technique du tissage et coopérative ouvrière qui maintient les traditions. On peut voir des tissus anciens, des tableaux, des portraits, tissés sur soie, et quelques métiers en activité permettent de comprendre comment on exécute ces travaux. Les tissus, vendus au comptoir, sont réalisés sur place ou à domicile par les membres de la coopérative.

La grande rue de la Croix-Rousse servait autrefois de voie principale en direction de la Dombes. Elle a conservé de cette époque la trace d'auberges et de relais de postes. Sur la place à la débouchée de la rue se trouve la statue de J. Jacquard (D. Foyatier, 1840). En tant qu'enfant, il est obligé dans l'atelier de son père de "tirer les lacs", ces cordes qui font mouvoir la machine compliquée servant à former le dessin de la soierie. Le petit Jacquard, de santé fragile, n'y résiste pas, on lui choisit un autre métier, mais il a déjà les expériences, sans doute, qui l'amènent à la construction de son invention. En perfectionnant une machine de Vaucanson, il construit son métier mécanique qui, utilisant un système de cartes perforées, permet à un seul ouvrier de faire le travail de six. Cinq ouvriers se trouvent alors supprimés pour chaque métier. Des dizaines de milliers de canuts, se voyant menacés dans leur travail, se dressent contre cette "évantion". Les plus excités veulent jeter son auteur au Rhône. pourtant Jacquard réussit à les convaincre de l'utilité de sa découverte: en diminuant le prix de revient de la soierie, on éliminera la concurrence étrangère, et surtout la consommation s'accroîtra.

Au bout du boulevard, se situe le "Gros Caillou", énorme bloc erratique de l'époque glaciaire, découvert à peu de distance de la ville, placé à cet endroit lors des cérémonies à l'occasion de la mise en service de la ficelle (1891) qui arrivait à proximité et qui est, par ailleurs, remplacé aujourd'hui par le métro. Selon une légende, le gros caillou est le coeur de Jean Tormente, huissier de la rue Mercière. Puni par Dieu pour sa méchanceté, il dut pousser tout autour de la ville

son coeur de pierre. Désensorcelé à ce lieu, il laissa son coeur devenir gros "comme le dôme de Saint-Bruno".

Avant de quitter le plateau, il ne faudrait pas oublier qu'il est bien connu par les jeux de boules, pratiqués dans ce quartier à l'écart, presque en secret dans les "clos" paisibles et ombragés ou sur les places. C'était une équipe croix-roussienne qui gagna au premier championnat du monde de boules en 1848! Bien sûr, on retrouve les boulodromes pas seulement à la Croix-Rousse, mais dans toute la ville. C'est pourtant à Lyon que ce jeu, caractéristique pour toute la France, était né!

"Qu'est-ce qu'une boule? C'est ce qui roule!" - écrit un humoriste. Les Grecs et les Romains l'avaient déjà connue, et elle était si généralement pratiquée en France au Moyen Age que Charles V l'interdit par une ordonnance de 1369, les contrevenants étant passibles d'une amande. Malgré la défense, on y joua plus que jamais. Plusieurs sortes du jeu de boule sont pratiquées: comme son nom l'indique, la lyonnaise a été mise au point à Lyon et dans le Beaujolais. La boule de fort est angevine, la pétanque marseillaise, en Angleterre, on joue au bowling-green. Le principe de la lyonnaise, appelée le sport-boule, est simple: deux joueurs ou deux équipes sont opposés, chacun cherchant à lancer ses boules le plus près possible d'un objectif, le but, souvent nommé "cochonnet". Toute boule mieux placée que la meilleure de l'adversaire compte pour un point. Le plus fréquemment, on utilise la boule métallique, mais il existe également la boule de bois et la boule de matière synthétique. Bien sûr, les règles du jeu sont encore plus nombreuses et fines, ici, on n'entre pas dans les détails. Il est bien à noter qu'on voit rarement des jeunes jouer aux boules: c'est le jeu des hommes d'âge mûr. Ils ont aussi leur fédération, la Fédération Française de Boules.

La réputation de la boule lyonnaise est accentuée par les concours. Les fameux tournois de Pentecôte étaient organisés depuis 1894, sur la place Bellecour. Les boulistes venaient chaque année de plus en plus nombreux, et ce fait a demandé la construction du stade bouliste (1937), appelé stade Edouard-Herriot. Ce maire a bien encouragé le développement de ce sport. Et désormais, les boulistes des championnats de France ont un terrain suffisamment grand à leur disposition.

On rejoint les Terreaux en prenant les traboules, mot provenant de l'expression "trans ambulare", c'est-à-dire aller à travers. A travers les immeubles, dans ce cas-là, où elles forment un véritable labyrinthe. Elles sont une sorte de raccourcis sillonnant la colline et facilitant le déplacement à pied des habitants. Ces passages rendirent de nombreux services aux canuts, au cours de leurs révoltes et à la Résistance.

VESTIGES DE L'EPOQUE ROMAINE

En descendant aux Terreaux, on passe par la rue des Tables Claudiennes. L'empereur Claude était né à Lyon. Peut-être, pour cette raison, il accorde à la province une attention soutenue. En 48, il plaide devant le sénat romain en faveur de l'entrée des Gaulois dans la haute assemblée, et ils finissent par obtenir les premiers le droit de siéger dans Rome, au sénat (48). Une copie de ce discours, gravée sur bronze, fut envoyée à Lugdunum. On la placarda dans l'enceinte du sanctuaire des Trois-Gaules. Elle fut retrouvée en 1528, par un cultivateur alors qu'il arrachait sa vigne. Brisée en deux morceaux, les plaques ont reçu le nom "Tables Claudiennes", au pluriel. Elles sont conservées dans le Musée de la civilisation gallo-romaine.

Sur les pentes de la Croix-Rousse, se trouvent les vestiges de l'amphithéâtre des Trois-Gaules. Ses dimensions (128x104 m) en font un amphithéâtre d'importance moyenne, légèrement inférieur à celui d'Arles ou Nîmes. Actuellement, il n'est visible que la partie nord, représentant un tiers de l'ensemble, en état très ruiné en plus, ce qui est dû en partie à son utilisation comme carrière aux cours des âges. L'élément principal est l'arène, de forme ovale généralement, où se donnent les spectacles: combats de bêtes fauves ou de gladiateurs, exécutions de condamnés non citoyens romains qui sont livrés aux bêtes ou au bourreau. Autour de l'arène, les gradins reçoivent les spectateurs.

Lugdunum, centre du culte officiel de Rome en Gaule, se devait d'avoir un amphithéâtre, et c'était celui des Trois-Gaules. Les représentants des tribus gauloises s'y réunissaient tous les ans, le 1^{er} août, pour célébrer les dieux et l'empereur romains. Pour cette raison, sur les gradins, était indiqué le nom des soixante tribus.

Au centre de l'arène, un poteau de bois évoque les martyrs de Lyon qui subirent les supplices en ce lieu. Au II^e siècle, les admirateurs de Cybèle portent une hostilité croissante envers les chrétiens. La tragédie se produit en l'an 177, où le Vendredi saint tombe le 29, la Pâque le 31 mars, tandis que les fêtes initiatiques des adorateurs de la déesse déroulent du 22 à la fin du mois.¹⁶ La douleur manifestée par les fidèles du Christ paraît sacrilège aux yeux des adeptes de Cybèle, et ce fait déclenche la persécution officielle des chrétiens lyonnais et leur martyre.

On connaît les événements grâce à la lettre de la communauté lyonnaise et viennoise à leurs frères d'Asie et de Phrygie, lettre rapportée par Eusèbe de Césarée au IV^e siècle. La tradition fixe le nombre des martyrs à 40 (ou 48),¹⁷ mais la lettre n'en mentionne que dix, dont les plus célèbres étaient l'évêque saint Pothin et sainte Blandine. Les exécutions eurent

16. LATREILLE, A., *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, p. 49.

17. GUTTON, J-P., (dir.), *Les Lyonnais dans l'histoire*, p.

lieu à des dates différentes. Au début du mois de juin, on emmena Pothin au tribunal, où le légat lui demanda: "Qui est le dieu des chrétiens?" Et il répondit: "Tu le connaîtras si tu en es digne." Ce vieillard âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, subit des souffrances de toutes sortes, et mourut deux jours après en prison.

Les autres chrétiens furent livrés aux bêtes, dans l'amphithéâtre des Trois-Gaules. Le cri "Aux lions, les chrétiens!" est resté tristement célèbre. Vers la fin du mois, au cadre d'une fête populaire, fut exécuté le deuxième groupe des chrétiens. Les derniers condamnés dont Blandine moururent à l'occasion de la réunion des cités gauloises, au début du mois d'août, dans l'amphithéâtre des Trois-Gaules. L'esclave sainte Blandine fut livrée deux fois aux bêtes et finalement égorgée par le bourreau. L'iconographie lyonnaise la présente comme une jeune fille, mais en réalité, bien que de corps fragile, elle était une femme d'âge mûr.

Les corps des martyrs furent exposés pendant six jours, puis brûlés, et les cendres furent jetées au Rhône, parce que, d'après les croyances païennes, le corps ou les cendres, privés de tombeau errent sans trêve à la recherche d'une sépulture, et ainsi, les martyrs devinrent des âmes éternellement malheureuses dans le royaume des ombres. Puisque rien ne subsista d'eux, les païens croyaient que la résurrection professée par les chrétiens serait impossible.¹⁸

Au cours des siècles, l'amphithéâtre disparut, fut recouvert d'un jardin, et seuls les archéologues s'en rendirent compte au milieu de notre siècle. Ils commencèrent des fouilles, et trouvèrent des vestiges, mais ils n'étaient pas sûrs que ceux-ci avaient fait vraiment partie de l'amphithéâtre. C'était juste le début de l'année 1958, où l'on commémorait le bimillénaire de Lyon, qu'un ouvrier, au fond d'un puits, découvrit la dédicace, d'après laquelle on a pu identifier l'édifice. On a trouvé alors le lieu du martyre de 177, et par cette raison, on considéra cette dalle d'authentification comme "le plus beau cadeau que les temps passés pouvaient offrir à cette occasion pour la ville".¹⁹

Avant de rejoindre les Terreaux, on voit l'église Saint-Polycarpe. Une fois, un célèbre prédicateur y prêcha un sermon, sur l'établissement du christianisme à Lyon, et s'écria, en évoquant les deux évêques: "O Polycarpe! O Just!" Prononçant à la lyonnaise ce dernier "Ju", la "carpe au jus" eut un énorme succès et on en rit bien longtemps.

18. TROUBNIKOFF, A., *Les martyrs de Lyon et leur temps*, p. 126.

19. TROUBNIKOFF, A., *Les martyrs de Lyon et leur temps*, p. 81-82.

LES TERREAUX

Le nom du quartier des Terreaux rappelle qu'à l'époque romaine, il était occupé par un vaste terrain boueux coupé de fossés, terreau signifiant boue, terre de remblaiement. Au Moyen Age, il prend l'aspect d'un bourg fortifié: au nord, des remparts relie le Rhône à la Saône. Avec la construction de l'hôtel de ville, la place des Terreaux devient le centre de la vie administrative.

Il y a quelques siècles, la place était le lieu des exécutions capitales, Cinq-Mars et de Thou, conspirateurs contre Richelieu, y furent décapités (22 septembre 1642). On dit qu'une grande foule de spectatrices vint voir tomber une aussi jolie tête que celle de Cinq-Mars. Les ennemis de Richelieu prétendirent qu'il avait voulu se venger de ce que M. de Thou, historien, avait dit de désobligeant pour sa famille; ils prêtaient au cardinal cette parole cruelle: "De Thou le père a mis mon nom dans son histoire, je mettrai le fils dans la mienne." A propos de cette exécution capitale, on lit dans le recueil d'épithames de Laplace:

Tous deux pour même crime ont le chef abattu:

Cinq-Mars pour l'avoir dit, de Thou pour l'avoir tu!"

On raconte que, cinquante ans auparavant, Nostradamus fit la prédiction suivante:

Quand bonnet rouge par fenêtre entrera,

A quarante onces la tête on coupera,

Et Thout périra.

Vers la fin du XVIII^e siècle, une femme déguisée en homme exerça, pendant plusieurs années, les fonctions de bourreau, sans être reconnue. Son secret fut trahi, après trois ans de mariage, par une fille qu'elle avait épousée, pour rendre l'illusion plus complète, et qui vint se plaindre des mauvais traitements qu'elle subissait. Condamnée, la femme-bourreau fut sauvée de la prison par l'offre que fit un homme de l'épouser.

Sur la place s'élève la fontaine de A. Bartholdi, appelée aussi Char de la Liberté (1892). Conçue pour la ville de Bordeaux qui la refusa, les chevaux et la figure symbolisaient à l'origine la Garonne et ses affluents allant à l'Océan. C'est un ensemble en plomb martelé et repoussé, technique déjà employée pour la statue de la Liberté à New York, réalisée par le même artiste. De nombreux cafés cotoient la place, en invitant les visiteurs à faire un petit repos.

Elle est un des théâtres des Pennons, fête populaire ayant lieu au mois de mai. Au Moyen Age, chaque quartier (ou penonage) avait sa milice de citoyens armés, groupés autour d'un étendard (le Pennon), étant chargés de protéger la ville. Aujourd'hui, lors de cette fête, les représentants des quartiers organisent un défilé splendide et un spectacle complet, en habit historique, avec les pennons anciens.

L'ancien couvent des Dames de Saint-Pierre (F. de Royer de la Valfenière, 1659-1687) abrite le Musée des Beaux-Arts. Dans

son jardin ombragé, on retrouve encore le silence des cloîtres. Sous les arbres sont exposées des sculptures de Rodin (L'Age d'airain, L'Ombre), mais aussi d'artistes lyonnais comme Legendre-Héral (Giotto enfant) et Deschamps (Discobole).

Le musée, créé en 1802, est l'un des plus complets de province. Il présente une école locale de grand intérêt ainsi que d'autres oeuvres bien précieuses, ce qui lui permet d'être placé au rang des grands musées européens.

Au rez-de-chaussée, on voit un ensemble important de la Renaissance italienne, dont des terres cuites de l'atelier de Donatello. Les collections de sculpture, intégrées dans les salles de peinture présentent des oeuvres des XVII^e et XVIII^e siècles (Coustou, Falconet, Daumier, Maillol).

Le premier étage est voué aux oeuvres des artistes de la ville. La peinture comprend les quatre derniers siècles. Les portraits de Cogell, les paysages de Manglard, Pillement, les natures mortes de Berjon, les paysages dans le goût hollandais de Grobon, les tableaux d'histoire de Pécheux (XVIII^e-début du XIX^e siècle) ainsi que les représentants de l'âge d'or de la peinture lyonnaise (XIX^e s.), les frères Flandrin (ingrisme), Guichard (romantisme), Meissonnier (réalisme), Puvis de Chavannes (symbolisme), témoignent d'une école locale remarquable. Le panorama des collections d'objets d'art s'étend de l'Antiquité à l'Art Nouveau: céramiques, ivoires, orfèvrerie, mobilier de la Renaissance, entre autres.

Au deuxième étage sont rassemblés les divers courants de la peinture européenne. Le XVI^e siècle est représenté par les artistes vénitiens (Véronèse, Tintoret), mais aussi par Cranach. On peut étudier la peinture baroque italienne dans sa complexité, à l'aide des tableaux de Forini, Lanfranco, Giordano, Castiglione. On voit la Lapidation de saint Etienne du tout jeune Rembrandt, les oeuvres d'histoire de Le Brun, Rubens. Un des grands attraits du musée est une série d'oeuvres du XIX^e siècle: Delacroix, Géricault, les représentants des courants du siècle: académisme (Gérôme), orientalistes, paysagistes, réalistes (Courbet, Millet, Daumier), symbolistes (Carrière), de rares exemples d'art anglais (Burnes-Jones), impressionnistes (Monet, Manet, Renoir, Degas, Pissano), et bien sûr, Cézanne, Gauguin, Van Gogh ne manquent non plus. Picasso, ainsi que les expressionnistes allemands et russes (Gontcharova, Larionov) représentent le début du XX^e siècle, pour la seconde moitié, on remarque Chaissac, Dubuffet, Morandi.

Le musée possède un riche cabinet des dessins (Dürer, Poussin, T. Garnier) et des estampes.

Après avoir été installé dans différents bâtiments pendant plusieurs siècles, le pouvoir municipal décide, au milieu du XVII^e siècle, de construire un véritable hôtel de ville. L'édifice (S. Maupin, 1646-1672) qui suscita l'admiration de tout le monde, était partiellement détruit au bout de deux ans, par un incendie. C'était J. Hardouin Mansart qui en effectua la

rénovation, en 1700. La façade est richement décorée: au rez-de-chaussée, quatre médaillons de bronze (Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV et Henri IV), au centre, une statue équestre d'Henri IV, surmontée des armes de la ville, au-dessus des frontons, quatre figures symbolisent les vertus cardinales; de part et d'autre du cadran de l'horloge, le Rhône et la Saône.

L'hôtel renferme une cour d'honneur, lieu de concerts réputés. Le décor peint intérieur, épargné en grande partie à l'incendie, est de grand intérêt. Exécuté par Th. Blanchet, il reflète l'ampleur des grands décors baroques romains. Aux scènes, on assiste à la gloire de la ville et de ses habitants ainsi qu'à son histoire. La pièce maîtresse de l'ensemble est le décor du grand escalier: L'Eternité de la gloire de Lyon.

L'Opéra (J.-M. Pollet, A.-M. Chevanard, 1828-1832), connu autrefois sous le nom de "grand théâtre", oeuvre de Soufflot, est à l'heure présente (juin 1992) l'objet de réaménagements. On prévoit l'ouverture pour cet automne. La façade est ornée par huit muses (la neuvième manque).

La place Louis Pradel se situe à l'emplacement d'immeubles anciens, démolis en raison des travaux du métro. Une décoration sculptée s'inspire de l'histoire de Lyon (J. Ipoustégny, 1982), une pyramide crénelée à proximité du pont Morand illustre les images de la vie populaire, au centre, deux sculptures rendent hommage à Louise Labé et Louis Pradel. Une fontaine surmontée d'un disque en bronze se trouve dans l'axe de la rue de la République.

LA REVOLUTION

Après une période relativement calme (XVII-XVIII.^e siècles), la Révolution s'avère presque fatale pour la ville. On peut évoquer cette époque à côté de la place Louis Pradel, en face des Brotteaux, l'un des théâtres des événements tragiques.

En 1793, après s'être emparés des postes municipaux, les Jacobins décrètent l'arrestation de plus de douze cents citoyens. Les Lyonnais se révoltent et finissent par emprisonner les Jacobins le 29 mai, le jour même où les Montagnards parisiens triomphent à la Convention. Lyon se retrouve alors en rébellion ouverte contre la capitale. Puisqu'elle ne se soumet pas à l'armée du gouvernement, elle est bombardée pendant deux mois, et n'ouvre ses portes qu'en octobre.

Le 12 octobre, la Convention vote le fameux décret: "La ville de Lyon sera détruite, tout ce qui fut habité par le riche sera démoli (en particulier les maisons de la place dite Bellecour). La réunion des maisons conservées portera désormais le nom de "Ville affranchie". Sur les ruines, on devra élever une colonne avec l'inscription suivante: "Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus."

La terreur atteint son point culminant en novembre: le tribunal militaire condamne tous les suspects sans les entendre, et les fait mitrailler par centaines dans la pleine des Brotteaux.

Les destructions, commencées avec frénésie, durent pendant six mois, puis, on se lasse. La ville, bien que très endommagée, n'est pas rasée. Après le 9 thermidor, l'exécution des Jacobins, elle reprend même son nom.

LA PRESQU'ILE

Au pied de la Croix-Rousse, s'étend la Presqu-île, entourée par les deux fleuves qui, avant de se rencontrer, parcourent des chemins presque parallèles. Il y a deux mille ans, le Rhône se répartit à cet endroit en plusieurs bras qui sillonnèrent la Presqu'île, mais pendant le Moyen Age, ces bras disparurent.

La partie nord de la Presqu'île est considérée par les Lyonnais comme le "centre", se caractérisant par deux pôles distincts: la rue Mercière, grand axe marchand à l'époque de la prospérité des foires, a conservé l'ancienne ambiance, avec une partie de l'ancien bâtiment abritant pubs et restaurants à la mode, tandis que les bâtiments de la rue de la République et du Président Herriot n'ont pas été érigés qu'au milieu du siècle précédent. La rue de la République est la rue piétonne la plus longue d'Europe, où sont concentrés banques, grands magasins et cinémas.

Au n° 1, le 25 janvier 1896, eut lieu la deuxième représentation publique et mondiale de cinéma, organisée par les frères Lumière, quelque temps après la première à Paris (28 décembre 1895).

L'église Saint-Nizier est sans doute l'une des plus anciennes de Lyon, malgré que la légende, d'après laquelle sa fondation est liée aux martyrs de 177, ne soit pas attestée. De toute façon, au VI^e siècle, il existait déjà à ce lieu une église, celle des Saints-Apôtres, où l'évêque Nizier (523-573) fut enseveli, et ensuite, on plaça l'église sous son vocable.

A partir des récits de Grégoire de Tours, on apprend que des miracles se produisent sur sa tombe et que son culte se développe rapidement. Ainsi, un aveugle est guéri lors de l'enterrement de l'évêque; un prisonnier le prie et ses chaînes tombent; l'huile qui brûle auprès de son tombeau rend la vue aux aveugles.²⁰

L'édifice actuel date des XV-XIX^e siècles. Elle représente, face à la Primatiale Saint-Jean, l'église des bourgeois. Elle abrite un important ensemble de peintures de l'Ecole lyonnaise du XIX^e siècle, dont les oeuvres de V. Orsel, M. Genod et P. Revoil. De plus, on y trouve la célèbre statue Notre-Dame-des-Grâces (A. Coysevox, 1674), où la Vierge et l'Enfant regardent dans des directions opposées, parce que la statue se trouvait autrefois dans une niche d'angle d'une maison.

Au XV^e siècle, les foires servaient de catalyseurs d'une nouvelle industrie: l'imprimerie. Trois ans après Paris, en 1473, Guillaume Le Roy, imprimeur liégeois, crée le premier atelier. Dans la rue Mercière, s'installent beaucoup de familles de libraires (les de Tournes, Gabiano, Vincent). Le premier

20. PELLETIER, A., ROSSIAUD, J. *Histoire de Lyon*. Le Coteau : Horvath, 1990. vol. 1., p. 267. ISBN 2-7171-0634-X.

livre imprimé à Lyon fut le "Compendium Breve" (1473)²¹, et c'est dans notre ville qu'apparaît le premier livre en français, intitulé "Légende dorée" (1476), oeuvre de Jacques de Varraze. Et une autre première: le "Mirouer de la Rédemption de Lumaïn Lignaige" (1478) est le premier ouvrage français orné, dans le texte, d'une illustration gravée dans le bois.²²

Pour présenter au public l'histoire de cette industrie, on a installé dans l'hôtel de la Couronne, ancien siège de la Maison de Ville, le Musée de l'Imprimerie et de la Banque. Là, on peut se familiariser aux différentes techniques ainsi qu'à la création du livre depuis le papyrus jusqu'au développement de l'édition.

Le Palais du Commerce, nommé aussi Bourse (R. Dondel, 1855-1862), est un des centres de la vie financière. La façade nord avec l'entrée principale donne sur la place de la Bourse. L'horloge est encadrée par les figures du Commerce et de l'Industrie (G. Bonnet). Deux génies symbolisent la Navigation et l'Art appliqué à l'Industrie. - Le plafond de la cour intérieure, s'élevant sur toute la hauteur de l'édifice, est orné d'un décor peint, l'Allégorie du commerce international. Au-dessus de l'horloge, le groupe des heures (J. Bonassieux) symbolise le pouvoir naissant, le pouvoir régnant et le pouvoir expiré. Dans les niches du rez-de-chaussée, les symboles des quatre éléments (terre, air, eau, feu). - Sur les façades latérales, les têtes renvoient aux principales villes commerciales d'Europe. Sur la façade sud, plus légère, un bas-relief figure le Rhône et la Saône.

Devant la façade ouest du Palais du Commerce, rue de la République, eut lieu un attentat célèbre, le 25 juin 1894. Le président de la République, Sadi Carnot, après avoir visité l'Exposition universelle, se rendant à l'Opéra, fut poignardé par Caserio, anarchiste italien, âgé de 21 ans. Sadi Carnot fut conduit immédiatement à la préfecture où il expira. L'assassin fut décapité quelques semaines après dans la prison Saint-Paul. L'attentat déclencha la haine publique contre les Italiens vivant à Lyon, nombreux d'entre eux quittèrent la ville.

Construit aux XIV^e et XV^e siècles, l'église Saint-Bonaventure subit de nombreuses modifications. Sur le porche central, la Vierge à l'Enfant est entourée de saint Bonaventure et de saint Antoine. L'église faisait partie autrefois du vaste couvent des Cordeliers.

On raconte une petite histoire concernant la dénomination de cet ordre religieux. Dans la guerre de Terre-Sainte, un nombre considérable de ces moines était dans le corps que commandait un seigneur flamand, voyant que ces soldats chrétiens prirent les armes, combattirent, et raffermirent les soldats qui, par leur exemple, retournèrent à la charge et défirent ensemble les Sarrazins. Le seigneur dit à Saint Louis la

21. PELLETIER, A., (dir), *Grande Encyclopédie de Lyon et de ses communes du Rhône*, vol. 2, p. 52.

22. CHAUVY, G., BLANCHON, S.-A., *Histoire des Lyonnais*, p. 94.

bravoure des religieux, mais, ne se souvenant plus de leur nom, il les décrivit de la façon suivante: "Ce sont ceux qui sont liés de cordes." Depuis, ils ont toujours été nommés Cordeliers.²³

Le cardinal Bonaventure (Jean Fidenza), ministre général des Franciscains, participant au deuxième concile de Lyon, mourut et fut inhumé dans ce couvent, et devint plus tard le titulaire de l'église. Ses ossements furent brûlés par les protestants. Tout jeune, il avait été guéri d'une maladie très grave - dit une très ancienne tradition - par les prières de saint François d'Assise. Lorsque la mère vint annoncer à François la miraculeuse guérison de son enfant, le saint s'écria avec joie: "O buena ventura!" De ce jour, Jean fut appelé Bonaventure, ce qui signifie "beau futur".

Le nom de la rue Childebert évoque les origines des traditions hospitalières de la ville. Ce roi burgonde, fils de Clovis, fonde en 549 un hôpital, le premier en France, et peut-être en Europe²⁴ chargé de recevoir les pauvres, les malades et les voyageurs. Au haut Moyen Age, les famines et les pèlerinages vers Rome, le Puy, Compostelle, favorisent la multiplication des hôpitaux, dont les dimensions restent cependant modestes, ils possèdent rarement plus de dix lits.

A côté des hôpitaux, soutenus par le pouvoir ecclésiastique, apparaît, peu après la "Grande Rebeayne", l'hôpital de la Charité, fondé par le pouvoir municipal. Ils ne sont pas opposés pendant longtemps: en 1583, on crée l'administration des Hospices Civils de Lyon, chargée de la gestion de tous les hôpitaux. Indépendante par rapport à tous les deux pouvoirs, elle arrive à constituer un véritable contre-pouvoir, particulièrement puissant jusqu'au XIX^e siècle. Par ailleurs, son organisation originale subsiste encore, presque intacte. La qualité des soins donnés aux malades ont fait de Lyon la "ville de la Charité".

L'Hôtel-Dieu, héritier de l'hôpital fondé par Childebert, était considéré comme le principal hôpital. Son histoire est étroitement liée au Rhône. Vers la fin du XII^e siècle, les confrères du Saint-Esprit de Lyon firent appel aux frères pontifs, constructeurs du pont d'Avignon, pour édifier un pont remplaçant le bac. Comme le prescrivait leur règle, ils annexèrent à la tête de l'ouvrage une maison destinée à accueillir les voyageurs pauvres et les pèlerins. Ce bâtiment s'élevait à peu près à l'endroit de la chapelle actuelle.

Le pont en bois s'écroula en 1190 sous le poids des bagages de Philippe Auguste et de Richard-Coeur-de-Lion partant en Croisade. Le nouveau pont fut construit plus en aval, à l'emplacement de l'actuel pont de la Guillotière, et on éleva un deuxième hôpital aussi, celui du Pont-du-Rhône. Les deux sont

23. MAYNARD, L., *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon*, p. 112.

24. HENRY, P., BALME, M. *Le petit théâtre d'histoire de Lyon*. Paris : AREM, 1980, p. 13. ISBN 2-86560-000-9.

réunis au XIII^e siècle, et désormais Hôtel-Dieu. L'organisation originale de cet établissement constitue pendant longtemps un modèle pour les hôpitaux français et européens.

Cependant, les bâtiments actuels ne remontent qu'au-delà du XVII^e siècle. A cette époque-là, on étendait l'édifice jusqu'au bord du fleuve, à cause du "bon air", engendré par le courant. La grandiose façade avec le dôme (Soufflot, 1741-1764), sur le quai du Rhône, devait impressionner les voyageurs arrivant du Dauphiné, qui empruntèrent nécessairement ce pont. Au centre de la façade, on voit Childebert, fondateur du premier hôpital avec sa femme, Ultrogothe.

On entre dans la cour d'honneur, d'où on aperçoit le petit dôme des "Quatre Rangs", ainsi nommé en raison des quatre salles se situant en croix autour d'un autel. Les malades pouvaient alors suivre la messe depuis quatre salles. Le Musée des Hospices Civils de Lyon présente la vie hospitalière dans la ville, à l'aide de mobiliers, instruments anciens, sculptures et peintures. On y voit également un grand nombre de faïences de Lyon qui sont les produits des potiers italiens établis dans la ville au XVI^e siècle. Décorés dans le style des majoliques italiennes, elles étaient essentiellement destinées aux apothicaireries des hôpitaux.

La rue des Marronniers est la plus ancienne rue gastronomique de la ville, on y trouve pas mal de fameux bouchons lyonnais. Le bouchon est un petit café, à la porte duquel on suspendit, en guise d'enseigne, des branches de pin formant des boules. La bouche (faisceau de branchage en vieux français) est sans doute à l'origine du mot. Dans ces cabarets, on mange la cuisine de la maman tandis que le patron s'occupe du liquide qui ne saurait être autre que le vin, surtout le beaujolais. Avant d'y entrer, il faut tenir compte de quelques règles d'or: il faut être humble. Là, ce n'est pas le client, mais le patron qui a toujours raison. Il ne faut pas demander la carte ou le menu. On mange ce qu'il vous apporte, sauf s'il vous accorde la grâce de choisir. Il indispose la baratin, sous toutes ses formes. Il sait ce qu'il vaut, les louanges l'irritent inutilement.

Sur la place Antonin-Poncet, seul le clocher subsiste de l'hospice de la Charité. L'Aumône Générale, au moment de sa création, ne fut qu'une institution provisoire, mais devint bientôt permanente (1534). Elle ne se chargea longtemps que de la distribution de vivres. Lorsqu'on décida l'enfermement des pauvres, au début du XVII^e siècle, elle se transforma en un véritable hôpital, l'hôpital de la Charité, soutenu par les riches marchands lyonnais.

Il a été démoli en 1934 pour faire place aux Palais des Postes. Son clocher a été sauvé par une pétition. En 1914, ce dernier connut un événement étrange, deux jours avant la déclaration de la guerre. Les pacifistes se donnèrent rendez-vous, place Bellecour, pour crier, à l'heure fixée de 7 heure 30

de l'après-midi, d'une seule voix: "Vive la paix!", et puis se disperser dans le calme. A l'heure dite, une grande foule avait les yeux fixés sur l'horloge. Mais l'aiguille, arrivée à 28, s'arrêta, engendrant la confusion parmi les manifestants. Les internes de la Charité avaient arrêté l'horloge...²⁵

Il vaut bien la peine d'entrer dans l'Hôtel des Postes, dont le vaste hall public est orné par la peinture de L. Bouquet (1937), illustrant la célèbre phrase d'Ampère: "Et par le fluide messenger (électricité), la pensée transportée unit les cités et les mondes."

Appelée jusqu'au XIII^e siècle *Bella Curia*, la place Bellecour est actuellement l'une des plus grandes d'Europe (310x200 m). Les travaux lors de la construction du parking souterrain (1966), ont révélé la présence de plusieurs milliers d'amphores utilisées pour drainer un ancien bras - déjà disparu - du Rhône. Sous Louis XIV, elle devient place Royale ce qui impose l'érection du monument équestre. En 1793, on commence les destructions à cette place, les édifices est et ouest ne sont reconstruits qu'au début du siècle dernier. C'était Napoléon qui, au retour de sa victoire de Marengo, posa la première pierre de ces maisons.

La place est le centre de la vie lyonnaise, avec ses cafés, ses librairies, le pavillon du tourisme, et un beau point de vue sur Fourvière. C'est là que se situe le kilomètre zéro des routes de la région et que les lignes A et D du métro se croisent. Tous les dimanches matin, y a lieu le marché aux timbres. A côté des bassins et des kiosques à fleurs, on peut se promener sous l'ombre de marronniers.

Au milieu de la place, s'érige la statue équestre de Louis XIV. Elle est déjà la deuxième sur ce lieu, la première fit partie d'un groupe de six statues érigées sur les places royales de Dijon, Lyon, Paris, Rennes, Montpellier et au château de Boufflers. Fondues à Paris, elles gagnent le lieu de leur destination en usant au maximum des voies maritimes et fluviales. Pour Lyon, la circumnavigation est bien étonnante: la statue descend la Seine, contourne la péninsule ibérique et finit par remonter le Rhône, en arrivant après un voyage de presque une année à Lyon. Pendant la Révolution, selon le décret stipulant la destruction de toutes les effigies royales, elle est abattue et fondue.

Le monument actuel est le chef-d'oeuvre du sculpteur lyonnais Lemot (1825), qui ne fait que quelques modifications par rapport au premier. Le voyage de cette statue n'est pas moins spectaculaire. Coulée à Paris, elle est transportée à Lyon en douze jours, sur un attelage traîné par vingt-quatre chevaux.

On fit des reproches à l'artiste d'avoir représenté le roi sans étriers. Mais ce n'était pas un oubli de sa part: Louis XIV se montre en empereur romain, et les Romains ignoraient cet accessoire. Le préfet de la Restauration, initiateur de la sculpture, pensa avoir droit à un souvenir: en quittant la ville

25. BENOIT, F., *L'humuor lyonnais*, p. 88-89.

pour Nancy, il plaça dans ses bagages un pied du roi-soleil, qu'il offrit plus tard au Musée des Beaux-Arts de Nancy. A Lyon, le pied fut remplacé immédiatement, mais entre-temps, l'original est rentré, il est à voir au Musée de Gadagne. Le monument est nommé familièrement "Cheval de bronze", ce qui date de 1848, quand on effaça le nom du roi sur le socle, par hostilité au pouvoir monarchique et qu'on ne fit mention qu'au cheval.

De part et d'autre du piédestal se situent les statues du Rhône et de la Saône (Guillaume et Nicolas Coustou, 1719-1721). Le Rhône est représenté par un vieillard, à la barbe longue, la Saône par une jeune femme. Tous les deux s'appuient sur un lion, attribut de la ville. Le Rhône tient un aviron, toute sa figure est pleine de tension, plus inquiète que celle de la Saône, aux lignes douces et tranquilles. Cette différence entre eux existe en réalité: le Rhône est peu navigable au-delà du confluent, il formait pendant longtemps une barrière infranchissable, ses crues constituaient une menace permanente. Au contraire, les bords de la Saône étaient plus stables, la rivière au cours lent et régulier était utilisée comme voie de communication. Les épis de maïs et les fruits symbolisent l'abondance offerte par les fleuves.

Dans le quartier au sud de la place Bellecour, se logeaient, au XIX^e siècle, les notables lyonnais ainsi que les riches négociants en soierie dont les ateliers se trouvaient à la Croix-Rousse. La rue Auguste-Comte est la rue des antiquaires et des galeries d'art. Au premier étage de la maison n° 7, sur le balcon en fer forgé, deux initiales (J. P.) sont celles de l'avocat Joseph Pérouse. En évoquant un de ses descendants, Jean Pérouse, on parvient à l'origine du fameux poisson d'avril. Car cet échevin lyonnais jouait un rôle indispensable lorsque Charles IX signa l'édit fixant au 1^{er} janvier (au lieu du 1^{er} avril) le commencement de l'année civile: c'était lui qui présenta au roi l'écritoire (au château de Roussillon, le 9 août 1564).²⁶

Dans ce quartier, on trouve de beaux exemples des hôtels particuliers. Ce type d'hôtel, affectionné par l'aristocratie, apparait à Lyon au XVII^e siècle. A l'austérité de la façade répond la richesse des décors intérieurs. La porche donne accès à une cour, entourée des communs d'une aile basse, sur le fronton de la rue. Le corps principal se trouve entre la cour et le jardin, ce dernier situé tout au fond. Les étages sont desservis par des escaliers élégants.

Le Musée des Arts décoratifs, installé dans un de ces hôtels (attribué à J.-G. Soufflot, 1739), abrite une riche collection de meubles, de faïences, de porcelaines tendres (de Saint-Cloud et de Sèvres) et dures, d'armes européennes et orientales, de verrerie, argenterie, dessins et gravures.

Le Musée historique des tissus (dans l'hôtel de Villeroi), rare par la spécificité et la qualité de ses collections, est

26. BENOIT, F., *L'humour lyonnais*, p. 85-87.

d'une réputation internationale. Les nombreux tissus coptes (IV^e-IX^e s.) proviennent des fouilles subventionnées par la Chambre de Commerce de Lyon. Parmi les étoffes byzantines, la plus célèbre est celle dite "de Mozac" (VII^e s.), fragments du suaire de saint Austremon. Les produits les plus connus de Perse et d'Asie Mineure sont les tapis, tandis que l'Extrême-Orient est représenté entre autres par des robes impériales chinoises. Bien sûr, on peut voir des tissus occidentaux, dont des vêtements et des ornements liturgiques. L'ensemble le plus riche est constitué sans doute par le tissu français et en particulier par les pièces lyonnaises. Une salle étendue est vouée aux créations de Philippe de Lassalle, célèbre décorateur d'étoffes du XVIII^e siècle, ainsi qu'aux velours Grégoire, peints sur chaîne, véritable prouesse technique.

A la place Ampère, on croise la rue Victor-Hugo, grand axe de circulation entre Bellecour et la gare de Perrache. Sur la place s'élève le monument du physicien lyonnais, père de l'électrodynamique (C. Textor, 1888)

Malgré les remaniements, la basilique Saint-Martin-d'Ainay demeure un témoignage primordial de l'époque romane dans le Lyonnais. A partir du XII^e siècle, l'abbaye connaît une grande prospérité: elle est entourée de remparts, il existe même un palais abbatial. Depuis cet ensemble, il n'a subsisté que l'église et les chapelles.

Durant le Moyen Age, la basilique se situait à proximité du confluent, au bord d'un bras du Rhône, à l'extrémité sud de la ville. Apparemment, pour cette dernière raison, on la plaça sous le vocable de saint Martin. De cette façon, on pria ce soldat saint de défendre les entrées sud de la ville.

A l'intérieur, les fresques de la coupole représentent la glorification de la Vierge. Quelques peintures murales décorent l'abside: le Christ et la Vierge entourés de sainte Blandine, sainte Clotilde, saint Pothin et saint Martin. Les sculptures romanes sur les pilastres de l'abside retiennent l'attention. On peut voir le péché d'Adam et Eve, Adam et Eve se cachant, l'Annonciation, le Christ entouré de l'Ange et des animaux symboliques, ainsi que saint Michel terrassant le dragon, Caïn et Abel offrant à Dieu les prémices de la récolte, saint Jean-Baptiste annonçant la venue du Christ, le meurtre d'Abel.

En 1536, au jeu d'Ainay, se produit un événement tragique. Le dauphin François, jouant à la paume, demanda le comte de Montecuculli, son écuyer, de lui présenter un verre d'eau pour se rafraîchir. Après avoir bu l'eau conservée fraîche dans un récipient, il se sentit malade, et peu de jours après, il mourut. On parlait d'empoisonnement, et le "coupable", Montecuculli, fut condamné et écartelé. En vérité, il s'agissait sans doute de tuberculose pulmonaire et crise d'hémoptysie.

Le cardinal-ministre Richelieu, étant presque mourant, vivait dans une sorte de chambre portative. Quand il arriva à Lyon, on fut obligé de rompre les portes de l'abbaye d'Ainay pour l'introduire dans le monastère. (Pour l'installer dans une

maison de la place Bellecour, il fallut le passer par la fenêtre, en démolissant quelque peu la façade.

Le nom de la rue des Remparts d'Ainay rappelle l'ancien emplacement des fortifications servant de la frontière sud de la ville. Au-delà d'elles, de l'autre côté du Rhône, se trouvait l'île Moignat, rattachée à la ville ancienne par les travaux de l'ingénieur A.-M. Perrache (XVIII^e s.). Pour cette raison, le quartier porte le nom de cet architecte.

La place Carnot est dominée par la rampe de grès rose bordée d'une cascade de bassins. De part et d'autre, les deux sculptures appartenaient au monument de la République (E. Peynot, 1889), dépecé en 1974 lors des implantations du métro. La figure centrale se trouve actuellement à l'est, tandis que depuis les quatre sculptures allégoriques qui l'entouraient, seule la Ville de Lyon demeure sur place, dans la partie ouest. Les autres ont été transférées dans un jardin public à Montchat. Les façades des immeubles bourgeois, situés autour de la place, sont parmi les plus ornés de la ville.

Le centre d'échange (R. Gagès, J. Prouvé, 1972-1976) réunit dans un même lieu train, métro, taxis, parkings, boutiques, brasseries, il sert d'un véritable accueil des voyageurs. L'autoroute et la circulation automobile passent par le niveau inférieur. Au quatrième niveau, l'ELAC (Espace Lyonnais de l'Art Contemporain) est un des premiers lieux publics qui ait largement diffusé l'art contemporain à Lyon. Il organise ou accueille des expositions temporaires.

Malheureusement, le centre d'échange ne laisse pas voir la gare de Perrache, bel ensemble du XIX^e siècle. L'installation de la ligne de chemin de fer Saint-Etienne - Lyon (la première ligne opérationnelle de voyageurs en France, en 1832) imposa la construction de cette gare (M. Jullien, 1856-1857). Elle n'est pas de plain-pied avec la place, mais est établie au-dessus de voûtes permettant la circulation entre les parties nord et sud du quartier. Les territoires "derrière les voûtes" possédaient avant un caractère de banlieue, mais les nouveaux établissements publics tentent de remédier à ce paradoxe.

A proximité de la gare, s'élèvent deux prisons, la prison Saint-Joseph (L.-P. Baltard, 1829-31) et Saint-Paul (A. Louvier, 1860-65), ce dernier se distinguant par sa massive tour centrale. Plus loin, au bout de la Presqu'île, se trouvent des cités ouvrières et le marché-gare.

LE RHONE

Sur le pont Gallieni, on traverse le Rhône. Lorsqu'on dit, à Lyon, que quelqu'un a faim comme le Rhône a soif, cela veut dire qu'il montre pure gourmandise, alors qu'il n'est nullement tenaillé par la faim.

Autrefois, le Rhône servit de frontière entre le Royaume de France et le Saint Empire, jusqu'au milieu du XV^e siècle. C'est pourquoi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, des remparts bordent la rive droite qui, même après, ne représente que la partie arrière de la ville, et sera aménagée sans logique, sans unité. Par contre, la rive gauche, vue de la ville, devait montrer la richesse de ses constructeurs.

Le fil des maisons est interrompu de quelques bâtiments universitaires, leur dômes abritent les "aula maxima", les lieux des grandes cérémonies. La faculté de médecine avec les hôpitaux Saint-Luc et Saint-Joseph crée un véritable complex universitaire et hospitalier. L'ancienne faculté des Lettres est consacrée maintenant à l'enseignement du droit (Lyon III). L'Université Lyon II porte le nom des frères Lumière.

Au début de l'avenue Berthelot, on trouve la Gypsothèque. Ce musée des Moulages présente des reproductions de sculptures célèbres de toutes les périodes de l'histoire de l'art. Cette collection fut constituée en grand nombre au siècle précédent, pour servir de modèle aux étudiants.

En tant que fleuve, le Rhône, large, aux flots impétueux, était de tout temps à la fois barrière et chemin. Barrière pour ceux qui voulaient le franchir, chemin pour ceux qui se déplaçaient en bateau. Le premier pont de la ville fut construit au XI^e siècle sur la Saône (Pont du Change, 1050, démoli en 1845), sur le Rhône, le premier fut celui de la Guillotière. La plupart des ponts apparut surtout à partir du XVI^e siècle. Avant leur suprématie, c'étaient les bacs qui effectuèrent les transports entre les rives. Dans le cas des trilles traversières, il s'agissait d'un long câble tendu entre deux hautes tours, et sur lequel couraient les poulies de retenue du bac. Ce dispositif assurait une traversée précise, relativement rapide et d'une bonne sécurité, ce qui explique le long succès de cette trille. Quelques-unes d'entre elles fonctionnèrent jusqu'au milieu de notre siècle. Le dispositif de l'autre trille, dite "pendulaire" était un long câble encre en amont et retenant le bac sur une trajectoire en faible courbe.

A droite, on n'est pas loin du confluent de la Saône. Certains disent que le décor de la rencontre est digne d'un roman de série noire... Beaucoup de Lyonnais pensent que cet endroit, cet événement qui contribua en grande partie à la naissance de la ville, mériterait mieux! Depuis des siècles, il fait l'objet des projets architecturaux les plus extraordinaires, mais aucune réalisation ne s'ensuit.

Pas loin du confluent, se trouve le quartier de la Mulatière, où l'on organise souvent les joutes. La joute est un

des jeux nautiques les plus anciens, pratiqué dans tous les pays de navigation. Elle représente un affrontement pacifique, à la fois sportif et spectaculaire, la fête de tous les "gens de l'eau". Les méthodes des joutes varient suivant les pays et les régions: le jeu peut avoir lieu sur un fleuve, une rivière, un canal ou sur la mer. La joute est toujours accompagnée de musique, dans la méthode lyonnaise, elle s'appelle "La Barquette" et figure en tête du défilé qui précède le jeu.

Le tournoi est ouvert par la "passe d'honneur": les deux jouteurs présentent les lances et se serrent la main lorsque les bateaux se croisent. Ensuite, il s'agit pour eux, campés chacun sur un bateau, de précipiter leur adversaire à l'eau en le poussant avec une lance de bois, au moment où les bateaux se croisent. La longueur de la lance varie de 2 à 7 mètres, selon l'âge et le poids des jouteurs, dont la poitrine est protégée par un plastron. Les bateaux sont peints de différentes couleurs, en général, l'un est rouge, l'autre est bleu. Après chaque joute, un air de musique ponctue le résultat pendant que le champion en consacrant son triomphe embrasse son adversaire dans l'eau.

Tout au long du XIXe siècle, le 15 août de chaque année fut fêté par des joutes sur la Saône, mais depuis le début de ce siècle, elles sont organisées à la Mulatière. Les jouteurs se sont chargés d'un devoir bénévole: ils sont aussi sauveteurs, disponibles 24 heures sur 24, ils interviennent sans délai au cas de catastrophes nautiques.

TONY GARNIER ET SES SUCCESSEURS

Le quartier industriel de Gerland était, avant son industrialisation, une zone de marais née des bras du Rhône nommés alors "mouches", à partir du mot "mosche" signifiant sol fangeux. Actuellement, la gare de la Mouche en conserve le souvenir.

Dans ce quartier, on peut visiter plusieurs oeuvres majeurs de Tony Garnier (1869-1948), pionnier de l'architecture contemporaine, de renommée internationale. En 1904, il dessine les plans d'une ville idéale, "la Cité industrielle", conçus à partir de trois hypothèses: l'essor de la grande industrie, le triomphe du béton armé et l'avènement des idées socialistes. Il jette les bases d'un urbanisme nouveau qui se fonde sur le "zoning": travailler, habiter, se récréer, circuler. Le premier, il emploie systématiquement le béton à grande échelle ce qui entraîne l'apparition des formes simples et dépouillées. Il devient architecte de Lyon, ce fait lui permet de mettre en pratique les programmes proposés par lui-même. En se confrontant avec la réalité, Garnier est obligé de moduler ses conceptions, mais malgré cela, les réalisations offrent de très grandes qualités.

Le vaste ensemble du marché aux bestiaux et des abattoirs de la Mouche (1909-1914) assuraient toutes les phases depuis l'arrivée des animaux jusqu'au départ de la viande en boucherie. Les abattoirs ont été détruits en 1974, seule la grande halle, classée monument historique, a subsisté. Elle est couverte d'une gigantesque charpente en acier, de 120 mètres de portée, sur le modèle de la galerie des Machines de l'Exposition universelle de Paris en 1889. La halle, portant le nom de Tony Garnier, accueille des expositions temporaires et développe des activités concernant les communications et l'image. Cet espace métallique est aujourd'hui le plus vaste du monde: 17.000 m² sans pilier.²⁷

L'Ecole normale supérieure de Lyon, la seule implantée hors de la région parisienne, est consacrée à la fois à la recherche et à l'enseignement dans le domaine des sciences exactes. Elle abrite trois départements: mathématiques et informatique, sciences de la matière et de l'univers, sciences de la nature, de la vie et de la santé. Autour le haut bâtiment d'administration se trouvent le bâtiment de l'enseignement, les laboratoires de la recherche, l'amphithéâtre, la maison d'hôtes et le restaurant.

L'école, avec l'Institut Pasteur, la section biologique du CNRS et de grandes firmes de diverses disciplines de pointe, constitue un technopôle. L'objectif des technopôles (il y en a également à la Doua et dans l'Ouest lyonnais) est de réaliser en un même lieu la symbiose entre la recherche scientifique, l'enseignement et l'industrie.

Le stade de Gerland (1913) est le seul élément réalisé de l'ensemble sportif projeté par Tony Garnier dans son oeuvre

27. *Lyon vous aimerez*. Lyon : Office du Tourisme, [1991], p.

théorique. Conçu à l'origine pour l'exposition urbaine de 1914, il est devenu le stade principal de la ville. A l'occasion du championnat d'Europe de football de 1984, on a effectué des réaménagements (mise aux normes, augmentation des places), tout en respectant l'architecture originale. La solennité des entrées est accentuée par des arcs de triomphe; devant l'entrée principale, on voit des lions et des luminaires caractéristiques du style de l'architecte.

L'implantation des abattoirs, au début du siècle, suscita l'arrivée de nombreux travailleurs, ce qui motiva la construction de la Cité-Jardin, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie quotidienne: les immeubles, bien-sûr, un groupe scolaire se caractérisant par deux tours monumentales et du bas-relief de la façade symbolisant "l'oeuvre de l'enseignement public". L'école fut prévue comme un lieu culturel avec une salle des fêtes et un cinéma. - L'église Saint-Antoine est l'une des premières églises de Lyon à avoir été entièrement réalisée en béton armé, charpente comprise. - La cité marchande est appelée par tous les habitants "les petites halles".

De 1943 à 1979, une loi interdisait toute publicité dépassant 16 m², mais désormais, on assiste au développement des murs peints à vocation publicitaire ou artistique de grande dimension. A l'heure présente, deux groupes, l'association "Popul'Art" et la société "Mur'Art" pratiquent cette nouvelle forme d'art urbain. Le "mur lavoir" (rue Challemeil-Lacour, angle rue de Gerland, 1983) utilise la forme d'un pignon pour suggérer un ancien lavoir en trompe-l'oeil et récréer, de façon malicieuse, l'ambiance bucolique des lessives d'antan.²⁸

Dans la partie sud de Gerland, s'étend le port Edouard-Herriot. Il porte le nom du maire qui "chérissait Lyon comme on aime une femme". Il voulait faire de sa ville "le grand port intérieur de la France", c'est pourquoi il répétait à l'envie: "L'avenir de Lyon est sur l'eau!" De nos jours, le port connaît un trafic notoire de chalands lourds remontant jusqu'à Auxonne, et une ligne fluvio-maritime directe sans transbordement, ni escale, a été ouverte avec le Pirée en 1984 et avec Alger en 1986.

Dès le milieu du siècle précédent, Lyon connut un développement spectaculaire. En 1852, Vaïsse, maire de Lyon et préfet, rattache les faubourgs de Vaise, la Croix-Rousse et la Guillotière (y compris les Brotteaux) à la ville. Ce maire, le "Hausmann de Lyon", entreprend et mène à bien la plupart des grands travaux qui transforment la ville, et d'une agglomération de quartiers aux rues étroites et malpropres, il fait une réelle grande ville.

28. A proximité, un autre mur (rue de Gerland, angle rue Pré-Gaudry, 1981) reconstitue une maison de bois égayée par des cheminées, des chats et des arbres; sur une autre façade, une gigantesque caisse en bois prête à être expédiée.

La première moitié du XX^e siècle est marquée par deux personnalités: Edouard Herriot, maire de 1905 à 1957 ainsi que par l'architecte Tony Garnier. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la ville restant en zone libre jusqu'en 1942, devient la capitale de la Résistance française, avec les trois grands mouvements de la zone sud, Combat, Libération et Franc-Tireur. Jean Moulin, chargé de l'unification entre la Résistance intérieure et extérieure, est arrêté à Caluire. En tant que capitale de la Résistance, la ville reçoit en 1949 la croix de la Légion d'honneur, la croix de guerre 1939-1945 et la médaille de la Résistance.

Après la guerre, on construit à la périphérie de la ville de grands ensembles (Vénissieux, la Duchère, Bron-Parilly) pour loger une population en plein essor démographique. Le mandat de Louis Pradel (1957-1976) est appelé le "règne pradélien" dont Lyon subit encore l'influence. Ce grand bâtisseur a l'ambition de faire de la ville somnolente une métropole européenne. Aux trois fleuves qui coulent à Lyon (le Rhône, la Saône et le ... beaujolais), il en ajoute un quatrième: le béton. Avec la construction des autoroutes, la circulation prend un grand essor, mais heureusement, ces voies évitent la Cité ancienne et les quartiers riches en monuments. Pourtant, ces constructions étaient presque inévitables, puisque la région est un véritable carrefour européen: elle relie l'Europe du Nord à la Méditerranée ainsi que la Suisse et l'Italie à l'Atlantique.

En 1968, on fonde la communauté urbaine de Lyon (COURLY) réunissant 56 communes et faisant de l'agglomération lyonnaise la seconde de France (1.250.000 habitants dont 450.000 pour Lyon même). A côté de cette urbanisation intensive, on n'a pas oublié de réaliser de grands parcs à l'extrémité de la ville. Les prairies vallonnées et boisées du domaine de Lacroix-Laval avec un château du XVIII^e siècle, le parc de Bron-Parilly avec l'hippodrome, le parc de loisirs de Miribel-Jonage, autour d'un vaste plan d'eau, avec nombreuses activités sportives, attirent un public ravi.

Sur le plan industriel, la métallurgie et la mécanique viennent en tête dans l'ordre des activités de l'agglomération lyonnaise. Le groupe Renault Véhicules Industriels à Vénissieux fait de Lyon un des grands centres en France de construction de véhicules automobiles et de poids lourds. La construction électrique, industrie spécialisée de la région, fabrique des moteurs, fils et câbles de haute tension.

L'activité traditionnelle est pourtant l'industrie textile. Bien que la soie ait assuré la renommée de Lyon, elle ne présente plus, aujourd'hui, qu'une activité marginale et de haut luxe. L'essentiel de la production porte sur les textiles synthétiques et artificiels. Le tissage reste cependant un art lyonnais. Le savoir-faire traditionnel des soyeux trouve des applications directes dans l'industrie aéronautique, spatiale et même électronique. Dans le domaine de la confection, on fabrique des vêtements de sport, des linges.

En raison de la création de nouvelles fibres et le mise au point de traitements performants, le secteur textile a fait

naître celui de la chimie qui vit son premier essor au siècle précédent. Depuis, elle s'est orientée vers les activités parachimiques, les produits photographiques et surtout vers l'industrie pharmaceutique. Au sud du port Edouard-Herriot est implanté l'un des centres européens de la pétrochimie, on y trouve de grandes firmes comme Elf-France, Rhône-Poulenc Chimie, Atochem.

En tant que centre de la région Rhône-Alpes, Lyon remplit une importante fonction commerciale et de service, sur le plan tertiaire.

Dans le domaine de l'agriculture, il ne faut pas oublier les crus du Beaujolais, au nord de la ville, et la vallée du Rhône, particulièrement riche en vergers: poiriers, pommiers, pêchers, cerisiers, abricotiers qui offrent le tiers de la production fruitière française.

La vocation industrielle des quartiers sud entraîna la construction de nombreux logements ouvriers. Pour la Cité des Etats-Unis, Tony Garnier proposa dans son projet de petits immeubles répartis dans la végétation, ainsi que des infrastructures appropriées (garderie, école primaire, bibliothèque, stade), destinées à assurer à ce quartier une autonomie maximale. Malheureusement, ce projet ambitieux subit des changements décisifs lors de la réalisation, à la suite des impératifs économiques. La réduction de la surface du terrain entraîna la surélévation des immeubles jusqu'à cinq étages et la suppression de certains équipements collectifs. On ne réalisa même pas la rue intérieure largement ouverte. Malgré tout, on a privilégié l'aspect fonctionnel des appartements, le confort moderne et l'hygiène pour permettre à une classe défavorisée d'accéder à des logements agréables et bon marchés.

A proximité, le théâtre du 8e doit sa renommée à Marcel Maréchal qui lui donna son essor de 1968 à 1975, en présentant dans ses pièces les scènes de la vie lyonnaise.

L'avenue Jean-Mermoz se continue en l'autoroute A 43. En l'empruntant, on arrive à Chassieu, à l'Euroexpo, la cité des expositions (F. Pelletrat, G. Journée, 1982-1984). Après une longue interruption, la foire internationale de Lyon a été rétablie en 1916. Inaugurée en 1984, l'Euroexpo est l'un des plus importants équipements de ce type en France. Le bâtiment s'organise autour de trois espaces liés chacun à une fonction: l'exposition, la technique et l'accueil des visiteurs. - Plus loin, à 28 km du centre de la ville, se situe l'aéroport international de Satolas, réalisé dans les années 70. L'autre aéroport, plus petit dans ses dimensions, se trouve à Bron, plus proche de la ville.

Le quartier de Bron était le théâtre des fêtes de Saint-Denis-de-Bron. Cette vogue, au début d'octobre, durait quinze jours de suite, on y jouissait du singulier privilège de s'insulter réciproquement et de s'accabler d'injures grossières, sans que la police intervienne. (L'origine de cette fête quelque peu licencieuse remontait aux époques païennes, à la fête de Bacchus-Dionysius, dont le clergé avait fait saint Denis, pour changer l'orgie en cérémonie pieuse.

Au bout du boulevard Jean XIII, on voit le monument aux morts du service de la santé (L. Bertola, 1938), composé d'une stèle sur laquelle repose la statue de la France armée et vigilante. On arrive alors au quartier des hôpitaux. De l'autre côté du boulevard, à droite, s'élèvent les bâtiments de l'Ecole d'infirmières et d'assistantes sociales, et à côté, la Faculté de Médecine et de Pharmacie abritant le musée d'Histoire de la Médecine.

En face, se situe l'Hôpital Edouard-Herriot (Tony Garnier, 1913-1930), appelé autrefois Grange-Blanche. Il constitue un modèle rationnel du type pavillonnaire, présentant l'aspect d'une cité-jardin pour malades, avec des bâtiments bas (un étage, en général), reliés entre eux par un réseau de communications souterraines. Cette sorte de distribution en différents pavillons était d'une grande originalité pour l'époque. Les toits en terrasses, les larges baies, les vérandas et pergolas, les frises dentelées sont des éléments importants de l'architecture fonctionnelle de Garnier. En ce qui concerne l'ancienne dénomination, on la retrouve dans le nom de la station du métro D.

D'autres hôpitaux à proximité sont l'hôpital militaire Desgenette, l'hôpital neurologique, cardiologique et la clinique mutualiste.

Depuis la place d'Arsonval, on voit bien la tour du Centre International de la Recherche sur le cancer (Guillot, Bourdeix, Mendelson, 1969-1972). Devant elle, se trouve une rotonde basse abritant l'auditorium. Les deux corps de bâtiment sont réunis par un hall d'entrée, orné d'une sculpture moderne: La poétique fondamentale des acides désoxyribonucléiques (M. Mathieu). La base en ardoise noire représente la mort d'où jaillit la vie symbolisée par le grossissement d'une molécule d'ADN traitée en acajou massif.

Le nom de l'avenue des frères Lumière évoque la famille grâce à laquelle Lyon accède à une notoriété mondiale. En 1882, Antoine et ses fils, Auguste et Louis, installe une usine où l'on fabrique les fameuses plaques sèches "étiquette bleue". Au début de 1894, les deux frères tombent en arrêt devant la vitrine d'un commerçant, où est exposé le kinétoscope d'Edison, tentant de reproduire le mouvement. Au bout de quelques mois, Louis met au point le principe, toujours valable, du cinéma. Le premier appareil prototype, nommé cinématographe, est fabriqué aux usines Lumière, et les deux frères déposent le brevet le 13 février 1895. Puisque la famille vivait à Lyon, les premiers films furent tournés dans notre ville: "Sortie de l'usine Lumière", "Débarquement du Congrès de Photographie", "La place des Cordeliers" ainsi que "Le repas de bébé" et "Le jardinier" (le célèbre "arroseur arrosé"). En 1903, ils réalisent la plaque autochrome, premier procédé commercial de photographie en couleur.

L'hôtel particulier de la famille s'apparente à un petit château, il est ouvert au public. L'escalier monumental, les boiseries, les cheminées, les vitraux, le jardin d'hiver évoquent l'atmosphère brillante du début du siècle. L'édifice

abrite deux organismes distincts: l'Institut Lumière, destiné à la promotion de l'image cinématographique et audiovisuelle, tandis que la Fondation Nationale de la Photographie oriente son activité autour de l'image fixe. Dans la partie musée, on présente l'histoire du cinéma "des lanternes magiques au cinématographe Lumière". Tous les deux instituts organisent des expositions temporaires.

Au bout de l'avenue, au cours A.-Thomas, l'Ex-manufacture des Tabacs, construit sur le modèle du Louvre, se caractérise par une longue façade ponctuée de pavillons, dont la monumentalité est accrue par des combles à la Mansart, inhabituels pour un édifice industriel.

On continue le long de la frontière de la Guillotière. Ce quartier doit son développement à la présence du pont du Rhône, qui servait pendant des siècles du seul passage vers l'est. Dans son prolongement, la grande rue de la Guillotière était l'axe reliant Lyon aux routes des Alpes et de l'Italie. Ainsi ce faubourg avait pour première vocation le transit et l'hébergement, marqués par les entrepôts et les auberges. Ces dernières accueillaient de temps en temps des voyageurs illustres, par exemple, dans l'ancien hôtel de l'Aigle (n° 105-109), c'était Napoléon qui s'arrêta en 1815 au retour de l'île d'Elbe.

Vitton, maire de la Guillotière qui contribua beaucoup à l'embellissement de cette ville, alors indépendante de Lyon, avait coutume de dire: "Aujourd'hui, on met sur les lettres: la Guillotière près Lyon; je veux qu'on mette bientôt: Lyon près la Guillotière." Mais il n'a pas eu raison...

LA PART-DIEU ET LES BROTTTEAUX

Le nom de la Part-Dieu apparaît dès le Moyen Age et a vraisemblablement été donné par l'un des premiers propriétaires qui voulait placer son domaine sous la protection divine: il signifie en effet "la propriété de Dieu". Au milieu du XIX^e siècle, le quartier abritant les réunions clandestines des socialistes et des anarchistes est jugé dangereux, ce qui entraîne l'érection de la caserne de la Part-Dieu (1855), pour prévenir les révoltes. A partir de 1967, elle cède la place à un centre régional de décision comprenant des édifices publics et privés, constituant un nouveau centre de la ville.

La tour du Crédit Lyonnais (A. Cossuta, Cabinet Ponte, 1974-1977), familièrement nommée "le crayon", est le symbole le plus récent de Lyon. Le choix de sa couleur brique n'est pas par hasard: elle s'harmonise avec les toits des vieux quartiers (on s'en aperçoit particulièrement depuis le haut de Fourvière). Haute de 142 mètres, la tour repose sur un noyau central en béton armé, et elle est surmontée d'une pyramide de verre. Dans les deux étages supérieurs, on a installé un hôtel. Depuis le 30^e étage, on peut admirer le panorama.

Le Crédit Lyonnais a été fondé en 1863, à Lyon, par Henri Germain, financier et homme politique. Il tenta de solliciter l'épargne modeste, jusque-là tenue à l'écart des affaires. Etant à ses débuts une banque locale de dépôts, elle réalise, dès 1920, son réseau étranger, et, à la fin des années 30, elle est considérée comme l'une des plus grandes organisations bancaires du monde. Nationalisé en 1945, le Crédit Lyonnais est la troisième banque française, derrière la BNP et le Crédit agricole, son réseau international couvre plus de 60 pays.

Au pied de la tour, se trouve un édifice bien intéressant: l'auditorium Maurice-Ravel, dont la forme s'apparente à celle d'une coquille. A l'intérieur de la salle, l'absence de support donne à l'espace toute son ampleur. En raison de son confort et son excellente acoustique, il est un lieu préféré pour les manifestations artistiques. Au-devant, sur la place Charles-de-Gaulle, on donne le concert public d'ouverture du festival Berlioz, organisé tous les deux ans, au mois de septembre.

Parmi les bâtiments, s'élève l'Hôtel de la Communauté urbaine de Lyon (COURLY). - L'ensemble du Centre Commercial s'articule autour d'une fontaine centrale où se rencontrent trois axes de circulation, il possède trois niveaux de galeries marchandes.

La Bibliothèque municipale comporte cinq niveaux abritant les salles de lecture et un silo à dix-sept étages. Elle possède près d'un million et demi documents, pas seulement des livres, mais aussi des disques, des cassettes audio et vidéo, elle est donc une véritable médiathèque. Ses plus anciens manuscrits remontent à l'abbaye de l'Ile Barbe et au chapitre de Lyon. Le document le plus ancien est un psautier du V^e siècle, qui fait partie du très riche fonds ancien (200.000 ouvrages antérieurs à

1801). Parmi les multiples fonds spécialisés, il faut faire mention au fonds chinois (15.000 ouvrages).

A côté de la bibliothèque, la rue Servient, menant vers le Rhône, évoque le souvenir de Mme Servient. Le 11 octobre 1711, elle se rendait dans son carrosse à sa maison de la Part-Dieu, au pont de la Guillotière. Il y eut alors un grand tumulte revenant de la fête de Saint-Denis-de-Bron. Arrivé au tiers de la longueur du pont, le carrosse fut accroché et renversé par une voiture venant en sens inverse. Ce fut bientôt comme un barrage contre lequel la foule vint se heurter. Ceux qui étaient en tête, pressés par ceux qui suivaient, furent écrasés les uns sur les autres. Il y eut plus de deux cents victimes. Madame Servient, auteur involontaire de la catastrophe, fut si frappée de l'événement qu'elle laissa ses immenses domaines de la Part-Dieu à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Ce fut l'origine de la fortune immobilière des hôpitaux de la ville.

En 1982, on a réalisé le TGV Paris-Lyon qui relie les deux villes en deux heures. Dans un premier temps, les trains avaient leur terminus aux Brotteaux, mais en 1983, on a inauguré la nouvelle gare de la Part-Dieu, conçue pour accueillir les TGV. On n'a pas voulu faire de cette gare une rupture, ce qui se passe souvent, mais un lien: elle possède donc deux entrées, soit à l'ouest, soit à l'est, et désenclave ainsi le quartier situé au-delà des voies. L'entrée principale, boulevard Vivier-Merle, s'organisant autour d'une vaste place, est dominée par une horloge géante. Derrière les formes géométriques de la fontaine de l'esplanade se cachent des animaux dont un lion, symbole de la ville, faisant face aux arrivants. Les autres bâtiments autour de l'esplanade font partie de la zone d'aménagement concerté (ZAC), constituée de l'immeuble de bureaux, de logements, d'hôtels et d'activités du secteur tertiaire.

Au cours Lafayette, dans la halle centrale, on peut goûter pas mal de spécialités gastronomiques lyonnaises: quenelles, saucisson, cervelle de canut.

Entre la Part-Dieu et le Rhône, s'étend le quartier de la Préfecture, qui présente un exceptionnel ensemble de décors réalisés au tournant du siècle, dans les allées d'immeubles. Les vitraux et les décors peints surtout sont remarquables, mais on rencontre également des boiseries, des ferronneries, des mosaïques. Parmi les différents styles est représenté, bien sûr, l'Art Nouveau. Ces immeubles étaient les premiers à Lyon à posséder des ascenseurs, des salles d'eau, le chauffage central et pour quelques-uns l'électricité. En ce qui concerne l'Art Nouveau, ce sont plutôt les édifices du quartier de la gare des Brotteaux qui l'ont véritablement adopté.

La gare des Brotteaux était l'un des derniers exemples des grandes gares construites dans le style du XIX^e siècle. Avec sa grande halle métallique, elle forma une équilibre parfaite, ce qui n'est pas une chose facile dans le cas de deux volumes aussi indissociables. Après la construction de la Part-Dieu, on a abandonné cette gare, et on l'a même amputée de sa halle ce qui déclencha un scandale parmi les Lyonnais. Il ne reste que le bâtiment des voyageurs qui, totalement réaménagé, abrite le

Centre International de ventes publiques, un restaurant et de nombreux bureaux. On a conservé les décors intérieurs dont les boiseries et les peintures.

Les Brotteaux (Brotelli Rhodani dans les textes du Moyen Age) étaient des bancs de sable du Rhône, progressivement fixés par la végétation. Sur ces terrains, on laissait brouter les animaux. Au milieu du XVIII^e siècle, à la suite des travaux de l'ingénieur Morand, la ville s'étend vers l'est, et ce quartier devient alors une promenade à la mode, un lieu d'amusement, où les Lyonnais vont festoyer le dimanche. C'est là que sont groupés les principaux établissements de plaisir: Polichinelle, le Père Thomas, les Montagnes russes, le Jardin de Paphos, le café du Grand-Orient, c'est ici, bien sûr, que Laurent Mourguet, inventeur du Guignol plante son castelet. Actuellement, la majeure partie du quartier est occupée par des immeubles formant une ville à l'américaine, aux larges avenues se coupant à angles droits.

Le parc de la Tête d'Or demeure cependant un lieu de promenade. Près de lui, au bord du Rhône, s'étendait la fameuse Lône, où tant de Lyonnais ont appris à nager. Le fond en était couvert de sable fin. Un vieu soldat de Jemappes, le père Bourdillon, tout en surveillant les baigneurs, enseignait la natation.

VILLEURBANNE

La commune de Villeurbanne, fondée officiellement en 50 avant J.-C., a résisté avec succès aux tentations d'annexion de Lyon, elle est alors une ville indépendante, faisant quand-même partie de la Courly.

Aux Charpennes, au-dessus d'une bouche du métro, on voit l'un des murs peints les plus réussis de l'agglomération: un oiseau, plein de force et d'étrangeté, surgit brutalement de l'angle.

Au-dessous du cours Emile-Zola, circule le métro. C'était la première ligne, lancée en 1977 entre Perrache et Cusset, prolongée depuis jusqu'au boulevard Laurent-Bonnevay. La ligne B relie Charpennes à Jean-Macé, la C dessert la Croix-Rousse, et à l'heure actuelle, on travaille à la mise en service automatique de la ligne D entre Gorge de Loup et la gare de Vénissieux. Ces lignes composent un véritable réseau desservant les quatre pôles de l'agglomération lyonnaise. En outre, les TCL offrent 90 destinations en bus, trolleybus et navettes.

Par la construction du quartier des gratte-ciel, on fit face à des nécessités sociales nouvelles ainsi qu'on affirma le statut de Villeurbanne par rapport à l'hégémonie de Lyon. La cité des gratte-ciel (M. Leroux, 1931-1934) se compose de deux tours de 19 étages et de six blocs de 9 et 11 étages. Contrairement aux apparences, ils ne sont pas en béton, mais construits à partir d'une structure métallique avec remplissage de briques, comme les gratte-ciel américains. Du point de vue du confort, la cité était équipée de gaz, eau, électricité, chauffage urbain fourni par une centrale thermique, vide-ordures et ascenseurs desservant tous les logements. Cette ampleur était un rare exemple même dans la France d'entre-deux-guerres!

Au fond, l'Hôtel de ville (Giroud, 1934) clôt la perspective. Derrière lui, l'ancien Palais du Travail abrite des locaux syndicaux, le service d'hygiène, une piscine et le Théâtre National Populaire (TNP). En 1957, R. Planchon et R. Gilbert créent le théâtre de la Cité qui, en installant une troupe de comédiens professionnels en province avec un répertoire moderne, joue un rôle de pionnier dans la décentralisation théâtrale. Le TNP est son successeur.

La Maison du Livre, de l'Image et du Son (M. Botta, 1986-1988) est inscrit au programme des vingt et un "Grands Travaux de l'Etat" des années 80. Du point de vue de l'architecture contemporaine, elle est l'une des réalisations les plus intéressantes édifiées dans la région pendant cette décennie. Cet équipement multi-média associe tous les supports - anciens et nouveau - de communication.

On dit souvent que Lyon est la capitale de la gastronomie. Les raisons de ce succès résident sans doute dans le fait que les sources de ravitaillement sont à portée de main: le gibier et le poisson de la Dombes, les poulets de Bresse, les viandes du Charollais, les primeurs et les fruits de la vallée du Rhône et du Forez, et les vins: Beaujolais, Côte du Rhône. On dit que

la cuisine lyonnaise n'a qu'un secret: laisser aux choses le goût de ce qu'elles sont!

En France, cette région compte le plus grand nombre de chefs "étoilés" dont le nom a fait le tour de la planète. Avant tout (et tous), ce sont les "Mères lyonnaises", robustes cuisinières qui, ayant sélectionné avec un soin jaloux les produits de haute qualité de la région, ont formé les subtiles et délicates nuances de la cuisine lyonnaise. A côté d'elles, il ne faut pas oublier un personnage masculin, Paul Bocuse, dont le restaurant à Collonges-au-Mont-d'Or est un des hauts lieux de la gastronomie mondiale.

Voilà quelques spécialités de la ville:

La quenelle, fleuron de la cuisine lyonnaise la plus traditionnelle se compose par tiers, de brochets, souvenir des étangs des Dombes, de panade et de beurre. Il est bon de la consommer gratinée au four dans un beurre blond grésillant.

Les saucissons lyonnais figurent souvent à l'apéritif des restaurants. L'un des plus originaux d'entre eux est le sabodet, rendu moelleux par adjonction de tête de porc et de couenne. Il faut aussi tester le cervelas dominical. Ce saucisson à cuire, malgré son nom, ne contient plus de cervelle de porc.

Bien sûr, on ne devrait pas oublier le fond d'artichaut au foie gras et la poularde en vessie, demi-deuil ou au vinaigre. Par les mets à la lyonnaise, on entend ceux cuisinés avec des oignons émincés revenus au beurre.

La salade lyonnaise, nommée "dent de Lyon" ou "grouin d'âne" se consomme lestée de lardons et de croûtons.

La cervelle de canut est du fromage blanc battu avec sel, poivre, huile, vinaigre, ciboulette.

Les bugnes se mangent traditionnellement à Lyon le premier dimanche de Carême qui, de là, a pris le nom de "dimanche des bugnes". Ce gâteau est un simple mélange plutôt fade de farine et d'eau, et pour cette raison, il se consommait en grande quantité à ce temps sacré. Parce que celui qui dit beurre, oeufs et sucre, dit gourmandise, et donc péché de gourmandise. En y succombant, on risquait autrefois l'excommunication! Pourtant, en 1873, pendant le Carême, les fabricants de bugnes entrepreneurs, faisaient fi des règles de cette période fixées par l'Eglise, avaient transformé cette préparation austère en une délicate pâtisserie toute fondante de beurre qui attirait les clients en foule. L'archevêque se rendit compte de la falsification de la recette originale, mais reculant devant le nombre des pécheurs à excommunier, il choisit la clémence.²⁹

Le vin tient une place de première grandeur dans la gastronomie de la ville. D'après un cliché, Lyon est parcourue en dehors de la Saône et du Rhône, par un troisième fleuve, celui du vin rouge, le beaujolais qui n'est jamais limoneux, ni à sec. Il existe pas mal de proverbes à la gloire du vin, dont: "Il vaut mieux mettre son nez dans un verre de beaujolais que dans les affaires des autres", ou bien "Pour que le vin fasse du bien aux femmes, faut que ce soit les hommes qui le boivent!"

29. WELLS, P. *La France gourmande*. Paris : Flammarion, 1988, p. 225. ISBN 2-08-200537-2.

Sur le campus de la Doua, on trouve les départements de sciences. Non loin de l'entrée principale, un édifice moderne retient l'attention: le Centre d'actualisation scientifique et technique (CAST), consacré à des expositions et rencontres scientifiques. Sa structure métallique bleue apparente est remarquable.

L'université porte le nom de Claude Bernard (1813-1878). Il était le fils d'un vigneron beaujolais. Son livre intitulé "Introduction à l'étude de la médecine expérimentale", paru en 1865, lui valut l'élection à l'Académie Française. Il prôna la méthode expérimentale qui était un raisonnement à l'aide duquel on soumet méthodiquement ses idées à l'expérience des faits. Il usait d'une image magnifique: "Une main habile sans la tête qui la dirige est un instrument aveugle; la tête sans la main qui réalise reste impuissante."

Avec la Part-Dieu, le quartier du Tonkin représente bien l'architecture contemporaine dans l'agglomération lyonnaise. Il comprend des immeubles d'habitation et des activités du secteur tertiaire. Les premières réalisations (1965-1975) sont encore imprégnées des principes du style international, alors que les dernières (celles du secteur ouest) marquent une rupture franche avec les précédentes en se plaçant d'emblée dans les courants esthétiques des années 1980. La clinique du Tonkin continue les traditions hospitalières de la ville.

On n'a pas encore parlé des armes de la ville de Lyon. Elles comportent un lion d'argent sur un champ en rouge (de gueules), surmonté d'un chef d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'or. Le lion apparaît dans la région antérieurement à la fondation de Lugdunum, sur les monnaies du triumvir Marc-Antoine. On ignore à quel titre il a été placé sur les médailles, peut-être, en souvenir des courageux animaux des jeux du cirque.

Au Moyen Age, en tant que symbole de la force, du courage et de la noblesse, et en tant que roi des animaux, il fut placé dans les armes du suzerain du Lyonnais, d'où la ville l'emprunta, influencée, peut-être, par l'homonimie: le lion évoque directement le nom de la ville ayant ainsi des armes parlantes.

Le chef de France indique l'une des quarante bonnes villes du royaume, qui avaient une représentation et des libertés communales, et dont les maires assistaient au couronnement des rois de France.

De temps en temps, apparaissent des devises auprès des armoiries, telles que "Virtute duce, comite fortuna", paroles adressées par Cicéron à Lucius Munatius Plancus, "Gemino facit commercia mundo", "Fortitudine ac prudentia", "Un Dieu, une foi, une loi, un roi", "Liberté, ordre public" ainsi que les deux vers de Marot: "Suis le lion / qui ne mord point." Ces devises

sont absolument sans conséquence, elle n'ont aucun rapport obligé avec le blason.³⁰

Au cours des événements politiques de la première moitié du siècle dernier, les armoiries changent plusieurs fois de composants ce qui amène à une sorte d'incertitude: les architectes, à titre d'exemple, en reproduisant le blason municipal sur les monuments publics, suivent leur opinion personnelle. Ainsi, on rencontre des armes au chef à trois abeilles (décret impérial de 1809), le lion tenant dans sa patte une épée (concession de Louis XVIII, rappelant le siège de 1793), ou bien des armes sans chef (époque de Louis Philippe).³¹

30. On distingue dans les armoiries l'écu et les accessoires; l'écu se compose de l'emblème quelquefois surmonté d'un chef, c'est lui qui construit exclusivement le blason; les parties accessoires peuvent être des couronnes murales, supports, légendes et devise.

31. Concernant les armes, voir MEURGEY, J. *Armoiries des provinces et villes de France*. Paris : Bosse, 1929, p. 47.; MONFALCON, J.-B. *Le livre d'Or du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais*. Lyon : Bibliothèque de la ville, 1865, p. 343-388.

PARC DE LA TÊTE D'OR

(Pour la promenade dans le parc, voir Annexe 6.)

Le domaine du parc de la Tête d'Or était occupé à l'origine par des bois et des champs. En 1856, sous le mandat du préfet et maire Vaïsse, on décida d'y créer un parc public. On sollicita les paysagistes suisses D. et E. Bühler, réalisateurs des parcs de Rennes et Tours, qui prirent pour modèle les jardins anglais. Sur une superficie de 111 hectares, le parc est parcouru par un réseau d'allées au tracé ondoyant. On y accède par trois entrées. On peut faire le tour du parc avec un petit car découvert, nommé "le Lézard".

En ce qui concerne le nom, une légende veut qu'un trésor, contenant aussi une tête de Christ en or, ait été enfouie dans l'ancien domaine. Malgré les recherches effectuées au milieu du XIX^e siècle, ce trésor est resté introuvable, mais il a donné son nom au domaine, puis au parc.

Le jardin zoologique (1) compte environ 1100 animaux dont certains vivent en semi-liberté (les daims, p. ex.). Le jardin botanique (2), créé en 1792 par le D^r Gilibert sur les pentes de la Croix-Rousse, fut transféré dans ce parc. Les plantes méditerranéennes et tropiques se trouvent dans l'Orangerie et les petites et grandes serres. Le dôme de ces dernières, lors de la construction, était le plus grand de France (hauteur de 30 m).

La porte Montgolfier (3), à proximité, doit son nom à ce que les frères Montgolfier firent une de leurs premières ascensions en ces lieux. Leur aérostat à air chaud s'éleva le 19 janvier 1784, elle valut aux deux frères des lettres de bourgeoisie. Le 4 juin, ils firent une nouvelle ascension, en présence de Gustave III, roi de Suède.

Sur la place des Attractions, on voit un manège du début du siècle, et un théâtre Guignol (4) où l'on présente régulièrement les pièces de Laurent Mourguet. Ce canut, fatigué d'attendre un travail qui ne venait pas, se résolut à abandonner son atelier pour courir foires et marchés qui l'orientèrent vers le théâtre. Après les spectacles de Polichinelle, marionnette à fils, il finit par inventer Guignol, "la forme la plus caractéristique de l'esprit lyonnais". Dans un premier temps, il présenta ses comédies aux voisins qui, lorsqu'ils rirent bien, déclarèrent: "C'est guignolant!", d'où le nom dont Mourguet baptise sa marionnette. Bien sûr, ce n'est qu'une parmi les nombreuses explications concernant l'étymologie du mot.

Mourguet, comme ses successeurs dont ses 16 enfants, jouaient "au canevas", c'est-à-dire en improvisant sur un simple scénario. Heureusement qu'un magistrat lyonnais, M. Onofrio, transcrivit les savoureux dialogues et les publia.

Guignol, le canut, a deux qualités principales: l'humour et le goût de la liberté. Avec sa famille et ses amis, il est le héros d'histoires de tous les jours. Son meilleur ami est Gnafron, ce brave cordonnier qui aime beaucoup, même un peu

trop, le beaujolais. La femme Madelon et la fille Louison de Guignol sont attendrissantes de gentillesse et de bon coeur. Dans ce monde, il y a cependant aussi des personnages hostiles: le triste sir Coq et le propriétaire Canezon qui ne pensent qu'à leur argent, et le brigand Fouine. Mais Guignol et Gnafron nous apprennent que même pauvres, on peut être heureux, en dépit des ennuis de tous les jours. A condition d'avoir des copains, des amis, et d'être toujours de bonne humeur...

Le petit lac fut créé à partir d'un bras du Rhône. Il a deux îles, celle des Cygnes, appelée aussi île du Souvenir, et celle des Tamaris. Sur la première, accessible par un passage souterrain, s'érige le monument aux morts de la guerre de 1914 (5) (T. Garnier, A. Larrivé, 1924-1930). Le cénotaphe figure des ombres portant un cercueil. Le mur de l'enceinte de l'esplanade porte 10.600 noms témoignant des pertes subies pendant la guerre. Les bas-reliefs latéraux représentent le Départ et la Guerre, la Victoire et la Paix.

La roseraie (6) permet d'admirer environ 70.000 rosiers auxquels se mêlent rhododendrons, azalées, bruyères, hortensias.

Derrière la roseraie, entre la parc et le Rhône, s'élève la cité internationale (7), reflétant le rôle international de Lyon. Ses premières réalisations sont le siège mondial d'Interpol et le centre de congrès, avec son accompagnement commercial, culturel et hôtelier.

L'entrée principale, par laquelle on quitte le parc est dite des "Enfants du Rhône", en raison du monument (8) du même nom (Cl. Pagny, A. Coquet, 1887), situé sur la petite place. Un groupe de combattants est dominé par la France montrant la frontière de l'est et appelant la vengeance. Son costume évoque trois époques de l'histoire du pays: la Gaule (feuilles de chêne ornant sa tête), le Moyen Age (cuirasse et épée), période contemporaine (tunique à plis réunis). Sur le socle, un lion tient une épée brisée. Les inscriptions rappellent les combats auxquels prirent part les contingents originaires du Rhône.

CONCLUSION

Cette ville bimillénaire est le centre de la deuxième agglomération de France. Mais pour y arriver, il fallait faire un long chemin, à partir du haut de Fourvière jusqu'à la Part-Dieu.

Nous aussi, on a fait un long chemin aujourd'hui, en visitant les monuments et en évoquant les histoires, légendes et anecdotes de la ville.

J'espère, chers lecteurs, que vous vous êtes bien plués dans Lyon, et vous avez pu apprécier les beautés de cette ville!

Au début, j'ai cité Guignol. Dans les dernières lignes, je fais la même chose. Lui, en tant que Lyonnais, dit: "Tout le monde peuvent pas en être...!"

Moi, j'ajouterais: "Mais tout le monde devraient venir la visiter!"

TROISIEME PARTIE

BIBLIOGRAPHIE

MONOGRAPHIES

AUDIN, M. *Bibliographie iconographique du Lyonnais*. Lyon : A. Rey, 1909-1911.

BELBAHRI, A., BENSOUSSAN, B., BONNIEL, J., GARDEN, M., GILBERT, F. *La Croix-Rousse*. Paris : CNRS, 1980. ISBN 2-222-02766-7.

BENOIT, F. *L'humour lyonnais*. Roanne : Horvath, 1981. ISBN 2-7171-0192-6.

BERTIN, D., CLEMENCON, A-S. *Lyon et Villeurbanne*. Paris : Arthaud, 1989. ISBN 2-7003-0783-6.

BORGE, G. et M. *Lyon naguère, 1840-1938 : album de photographies anciennes*. Paris : Payot, 1978. ISBN 2-601-00030-9.

BREGHOT DU LUT, C., PERICAUD, A., aîné. *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*. Moirans : M. G. D., 1981.

BRUN DE LA VALLETTE, R. *Lyon et ses rues*. Lyon : Ed. du fleuve, 1969.

BUGNARD, C. (recueilli par) *La Plaisante Sagesse lyonnaise, maximes et réflexions morales*. Lyon : impr. Audin, 1962.

CHAUVY, G., BLANCHON, S.-A. *Histoire des Lyonnais*. Paris : Nathan, 1981. ISBN 2-09-282514-8.

CLAPASSON, A. *Description de la ville de Lyon : 1741*. Annotée et illustrée par G. Chomer et M. F. Pérez. Seyssel : Champ Vallon, 1982. ISBN 2-903528-17-9.

DUFOUR, J. *Calixte ou l' introduction à la vie lyonnaise*. Réédit. Paris : Plon, 1979. ISBN 2-259-00383-4.

GARDES, G. *Lyon, l' art et la ville*. Paris : CNRS, 1988. ISBN 2-222-03797-2.

GONTIER, J. *Ethnocuisine du Lyonnais*. Dijon : Civry, 1981. ISBN 2-85983-026-X.

GUTTON, J-P. (dir.), *Les Lyonnais dans l' histoire*. Toulouse : privat, 1985. ISBN 2-7089-9402-6.

HARDOUIN-FUGIER, E. *Miniguide de Fourvière*. Lyon : S. M. E., 1983.

KLEINCLAUSZ, A. *Lyon des origines à nos jours : la formation de la cité*. Réédit. Marseille : Laffite Reprints, 1980.

LATREILLE, A. *Histoire de Lyon et du Lyonnais*. Réédit. Toulouse : Edouard Privat, 1984. ISBN 2-7089-4701-X.

Lyon au fil des fleuves. Lyon : E. L. A. C., 1982.

Lyon, mode d'emploi, pour vivre la ville et ses quartiers, des contacts, des idées, des repères. Paris : Autrement, 1981.

MARREY, B. (dir), *Rhône-Alpes*. Paris : Equerre, 1982. ISBN 2-86425-030-6.

MAYNARD, L. *Dictionnaire des lyonnaiseries. : Les hommes. Le sol. Les rues. Histoires et légendes*. Réédit. Lyon : Jean Honoré, 1980.

MAYNARD, L. *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon*. Réédit. Lyon : Jean Honoré, 1980.

PELLETIER, A. (dir), *Grande Encyclopédie de Lyon et et des communes du Rhône*. Vol. 2. Roanne : Horvath, 1980. ISBN 2-7171-0190-X.

POIDEBARD, W. *Notes héraldiques et généalogiques concernant les pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais*. Lyon : Société des Bibliophiles Lyonnais, 1896.

POMMIER, H. *Soierie lyonnaise, 1850-1940*. Paris : CNRS, 1980. ISBN 2-222-02764-0.

RUDE, F. *C' est nous les canuts*. Paris : Maspéro, 1977. ISBN 2-7071-0900-2.

TOURNIER, G., LAFERRERE, M., THOMAS, F. *Lyonnais, Beaujolais, Forez, Vivarais*. Paris : Larousse, 1973. ISBN 2-03-013812-6.

TROUBNIKOFF, A. *Les martyrs de Lyon et leur temps*. Paris : O.E.I.L., 1986. ISBN 2-86839-083-8.

VACHET, A. *A travers les rues de Lyon*. Lyon : Laffitte, 1982. ISBN 2-7348-0062-4.

Vallée du Rhône (guides verts). Paris : Pneu Michelin, 1989.

VINCENT, M. *La peinture du XVIIe au XIXe siècle*. Lyon : A. Guillot, 1980.

PUBLICATIONS EN SERIE

Archeologia. Paris : *Archeologia*. 1964-1982. vol. 50, sept. 1972 et vol. 111, oct. 1977.

Cahiers de l' Institut d' Histoire de l' Art de Lyon. Lyon : Institut d'histoire de l'art. 1974- . Vol. 1 et 2, 1974. (A partir du n° 3 : Travaux de l' Institut d' Histoire de l' Art de Lyon).

Colloques internationaux du C.N.R.S. Paris : C.N.R.S. Vol. 575, Les martyrs de Lyon (177).

Grands Reportages. Paris : Editions Mondiales S. A. ISSN 0182-0346. Octobre 1991, vol. 117, n° 10. Numéro spécial sur Lyon.

Revue de l' art. Comité français d'histoire de l'art. Paris : Flammarion. Vol. 47, 1980, numéro spécial sur Lyon.

Revue des monuments historiques. Vol. 116, sept-oct. 1981, numéro spécial Rhône-Alpes.

Werk, Bauen und Wohnen. n° 9, sept. 1983, numéro spécial sur Lyon.

b 439

Menu system 5.33B ends.

22jan92 07:23:35 User701929 Session B35.1

\$0.50 0.033 Hrs FileHomeBase

\$0.50 Estimated cost FileHomeBase

\$0.50 Estimated cost this search

\$0.50 Estimated total session cost 0.033 Hrs.

File 439:ARTS & HUMANITIES SEARCH 1980-199201W2
(COPR. ISI INC.1992)

Set	Items	Description
?SS	Lyon and (la=french or la=german)	
	S14 516	LYON
	S15 160917	LA=FRENCH
	S16 116708	LA=GERMAN
	S17 282	LYON AND (LA=FRENCH OR LA=GERMAN)
?SS	S17 and histoire	
	282	S17
	S18 443	HISTOIRE
	S19 0	S17 AND HISTOIRE
?SS	S17 and archeologie	
	282	S17
	S20 9	ARCHEOLOGIE
	S21 0	S17 AND ARCHEOLOGIE
?SS	S17 and (art? ? or histoire(2w)art? ?)	
	282	S17
	S22 28998	ART? ?
	S23 443	HISTOIRE
	S24 28998	ART? ?
	S25 1	HISTOIRE(2W)ART? ?
	S26 15	S17 AND (ART? ? OR HISTOIRE(2W)ART? ?)
?SS	S2	
	S27 9935	S2
?t	S26/7/all	

26/7/1

01306168 Genuine Article=: GE186 Number of References: 4

Title: 1ST BIENNALE OF MODERN-ART AT LYON

Author(s): FIGUET P *

Journal: OEIL-REVUE D ART. 1991. N434. P51

Language: FRENCH Document Type: ART EXHIBIT REVIEW

26/7/2

01098199 Genuine Article=: AX339 Number of References: 4

Title: A PAINTING BY RICHARD.FLEURY ACQUIRED BY THE MUSEE-DES-BEAUX-ARTS IN LYON

Author(s): DUREY P

Corporate Source: MUSEE BEAUX ARTS/LYONS//FRANCE/
 Journal: REVUE DU LOUVRE ET DES MUSEES DE FRANCE, 1989, V39, N4, P262-263
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

26/7/3

00979881 Genuine Article#: Q3842 Number of References: 5
 Title: ART OCTOBER IN LYON
 Author(s): PICARD D
 Journal: CONNAISSANCE DES ARTS, 1988, N440, P24
 Language: FRENCH Document Type: ABSTRACT

26/7/4

00969279 Genuine Article#: P8035 Number of References: 1
 Title: THE ART AND CITY OF LYON - FRENCH - GARDES,G
 Journal: MONUMENTS HISTORIQUES, 1988, N157, P112-113
 Language: FRENCH Document Type: BOOK REVIEW

26/7/5

00969275 Genuine Article#: P8035 Number of References: 0
 Title: RESTORATION OF THE MUSEE-DES-BEAUX-ARTS IN LYON
 Journal: MONUMENTS HISTORIQUES, 1988, N157, P110-111
 Language: FRENCH Document Type: NOTE

26/7/6

00868848 Genuine Article#: K4398 Number of References: 4
 Title: NEW ARRANGEMENT OF ITALIAN PAINTING AND SCULPTURE OF 1350-1523 AT
 THE LYON MUSEE-DES-BEAUX-ARTS
 Author(s): DUREY P
 Corporate Source: MUSEE BEAUX ARTS/LYON//FRANCE/
 Journal: REVUE DU LOUVRE ET DES MUSEES DE FRANCE, 1987, V37, N4, P249-250
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

26/7/7

00863764 Genuine Article#: K2510 Number of References: 0
 Title: ART-OCTOBER IN LYON
 Journal: CONNAISSANCE DES ARTS, 1987, N428, P132
 Language: FRENCH Document Type: NOTE

26/7/8

00753591 Genuine Article#: E4631 Number of References: 10
 Title: LYON MUSEES-DES-TISSUS-ET-DES-ARTS-DECORATIFS - PRINCIPAL
 ACQUISITIONS
 Author(s): ARIZZOLICLEMENTEL P
 Corporate Source: MUSEES TISSUS ARTS DECORATIFS/LYON//FRANCE/
 Journal: REVUE DU LOUVRE ET DES MUSEES DE FRANCE, 1986, V36, N4-5, P329-332
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

26/7/9

00706566 Genuine Article#: C5867 Number of References: 0
 Title: SILK, THE ART AND THE TRADITION OF ITS MANUFACTURING IN THE
 FACTORIES OF LYON
 Author(s): GAIGNERON AD
 Journal: CONNAISSANCE DES ARTS, 1986, N412, P106-112
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

26/7/10

00665095 Genuine Article#: AYW16 Number of References: 3
 Title: LETTER FROM LYON - THE 1985 OCTOBRE-DES-ARTS FESTIVAL
 Author(s): ROSSIGNOL C
 Journal: COLOQUIO-ARTES, 1985, N67, P61
 Language: FRENCH Document Type: NOTE

26/7/11

00512540 Genuine Article#: IN914 Number of References: 0
 Title: ART-MONTH IN LYON, A CULTURAL-HAPPENING FOR OCTOBER, 1984

Journal: OEIL-REVUE D ART, 1984, N351, P75
 Language: FRENCH Document Type: NOTE

26/7/12

00077896 Genuine Article#: KT038 Number of References: 0
 Title: EUROPE-80 IN LYON (STATE OF THE ARTS)
 Author(s): LIMOUSIN C
 Journal: ESPRIT, 1980, N11-1, P223-227
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

26/7/13

00023308 Genuine Article#: JQ884 Number of References: 25
 Title: A SCULPTURAL FRAGMENT FROM THE CATHEDRAL OF LYON, IN THE
 WALTERS-ART-GALLERY, BALTIMORE
 Author(s): PRESSOUYRE L
 Corporate Source: INST ADV STUDY/PRINCETON//NJ/08540
 Journal: REVUE DE L ART, 1980, N47, P82-84
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

26/7/14

00023304 Genuine Article#: JQ884 Number of References: 109
 Title: 19TH-CENTURY LYON COLLECTORS AND THEIR APPRECIATION OF THE ART OF
 THE MIDDLE-AGES
 Author(s): GARMIER JF
 Corporate Source: MUSEE MUNICIPAL URSULINES/MACON//FRANCE/
 Journal: REVUE DE L ART. 1980. N47, P53-64
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

26/7/15

00023303 Genuine Article#: JQ884 Number of References: 62
 Title: ART-LOVERS AND COLLECTORS IN 18TH-CENTURY LYON
 Author(s): PEREZ MF
 Corporate Source: UNIV LYON 1/F-69365 LYON 2//FRANCE/
 Journal: REVUE DE L ART. 1980, N47, P43-52
 Language: FRENCH Document Type: ARTICLE

?ss s17 and histoire(2w)religi?

282 S17

S28 443 HISTOIRE

S29 16649 RELIGI?

S30 3 HISTOIRE(2W)RELIGI?

S31 0 S17 AND HISTOIRE(2W)RELIGI?

?SS S17 and ethnographie

282 S17

S32 0 ETHNOGRAPHIE

S33 0 S17 AND ETHNOGRAPHIE

?SS s17 and anecdote? ?

282 S17

S34 213 ANECDOTE? ?

S35 0 S17 AND ANECDOTE? ?

LYON
UN CIRCUIT TOURISTIQUE DANS LA VILLE
(description du trajet)

1. La cité gallo-romaine

(: en bus jusqu' aux théâtres romains, ensuite, à pied :)

Gare de Perrache - (pont Kitchener - Chemin de Choulans - avenue de la 1er Div. Française) - église de Sainte-Irénée - (rue des Fossiles de Trion - rue de Trion) - église Saint-Just - (rue des Farges) - théâtres romains - Antiquaille - Basilique de Fourvière (après, funiculaire jusqu' à Vieux-Lyon)

2. La ville du Moyen-Age

(: à pied :)

Primatiale Saint-Jean, Manécanterie - (rue Saint-Jean) - n° 24, Maison des Laurencin - par l' allée on rejoint le n° 1, rue du Boeuf - Hôtel de Gadagne - Loge du Change - (rue F. Vernay) - église Saint-Paul

6.3 La cité des canuts

(: en bus jusqu' au statut de Jacquard, ensuite, à pied :)

(Quai Pierre Scize -) statut et pont de l' homme de la Roche (- Pont König - Montée des Esses - bd. de la Croix-Rousse -) statut de Jacquard - le "Gros Caillou" - Maison des canuts (après, on descend aux Terreaux, à travers les traboules)

6.4 De la Renaissance au XIXème siècle

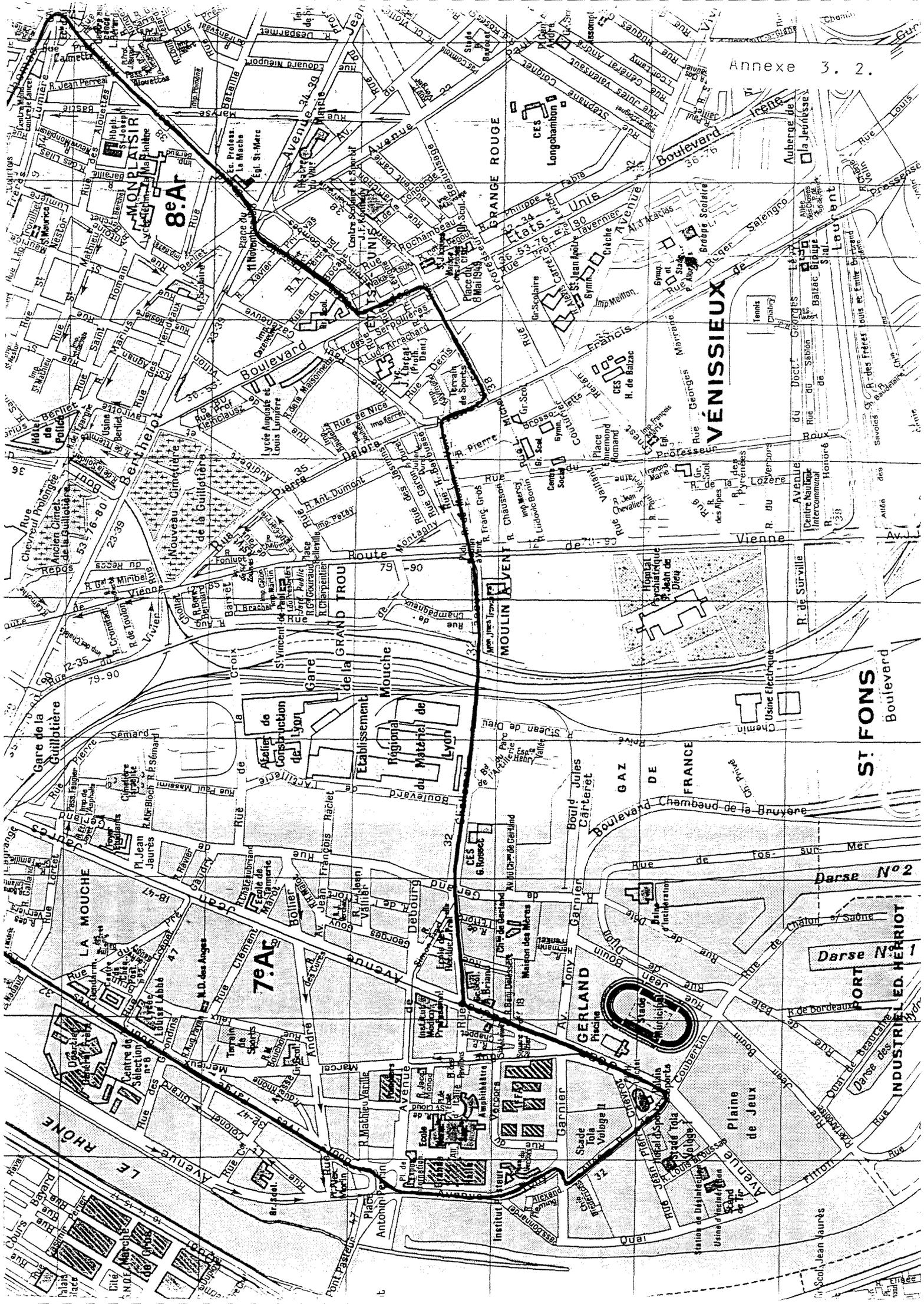
(: à pied :)

Hôtel de Ville, Musée des Beaux-Arts, Char de la Liberté, Opéra - église Saint-Nizier - Palais de la Bourse - église Saint-Bonaventure - Hôtel-Dieu - fameux bouchons de la rue des Marronniers - place A. Poncet: Clocher de la Charité, Hôtel des Postes - Bellecour: statut équestre de Louis XIV. - rue Auguste Comte, rue des antiquaires et des galeries d' art - (rue Victor Hugo - place Ampère) - Basilique Saint-Martin-d' Ainay - place Carnot: Centre d' échange, gare de Perrache

6.5 Lyon - moderne

(: en bus :)

(Pont Gallieni - rue Yves Farge -) Grande Halle Tony Garnier (- avenue Tony Garnier -) Stade de Gerland (- avenue Jean-Jaurès -) Quartier de la Cité-Jardin (- rue Challemeil Lacour -) mur peint (- rue du Moulin à Vent - rue Jean Sarrazin -) les Etats-Unis (- bd. Jean XXIII. - Grange-Blanche -) Centre International de la Recherche Scientifique sur le Cancer - Institut Lumière - Manufacture des Tabacs (- bd. Vivier Merle -) la Part-Dieu - gare des Brotteaux (- Charpennes - Cours Emile Zola -) Quartier des gratte-ciel (- rue des Bienvenus - rue Einstein - bd. du 11. novembre -) Parc de la Tête d' Or.



Annexe 3. 2.

8e.Af

7e.Af

VÉNISSIEUX

ST FONS

INDUSTRIELLED. HERRIOT

LE RHONE

GERLAND

Darse N°2

Darse N°1

Gare de la Guillotière

Grand Trou

Moulin à Vent

Atelier de Construction de Lyon

Hôpital Psychiatrique de Jean de Dieu

Boulevard de la Bruyère

Boulevard de la République

Boulevard de la Liberté

Boulevard de la Paix

Boulevard de la Justice

Boulevard de la Vérité

Boulevard de la Sagesse

Boulevard de la Force

Boulevard de la Gloire

Boulevard de la Honneur

Boulevard de la Vertu

Boulevard de la Pureté

Boulevard de la Beauté

Boulevard de la Santé

MONPLAISIR

LA MOUCHE

LA CHAUSSEE

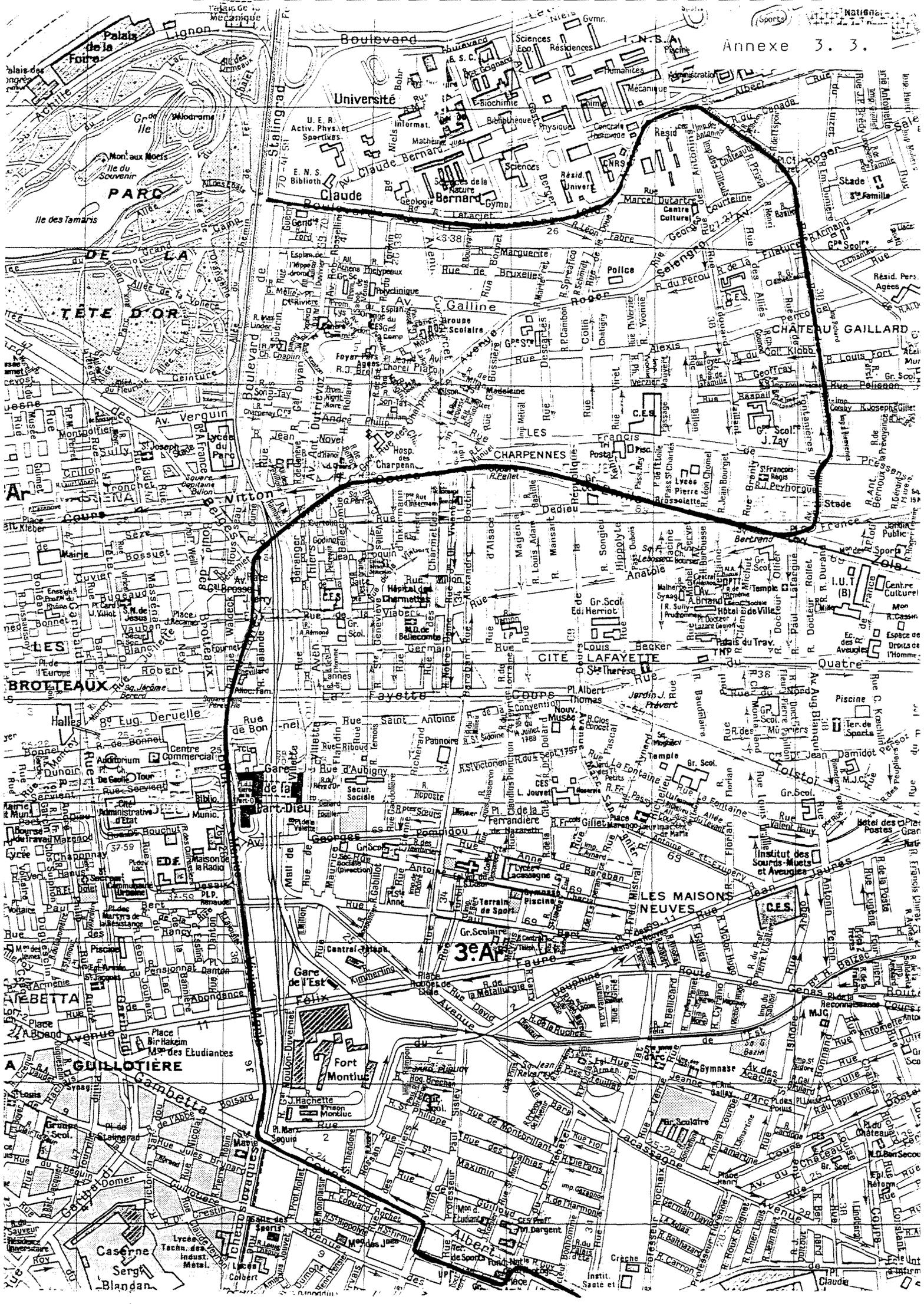
LA VILLENEUVE

LA BASTILLE

LA MONTAGNE

LA CROIX

LA GUILLOTIERE



Annexe 3. 3.

Université

PARC DE LA TÊTE D'OR

Claude Bernard

CHARPENNES

CITE LAFAYETTE

Gare de l'Est

3^e Arr.

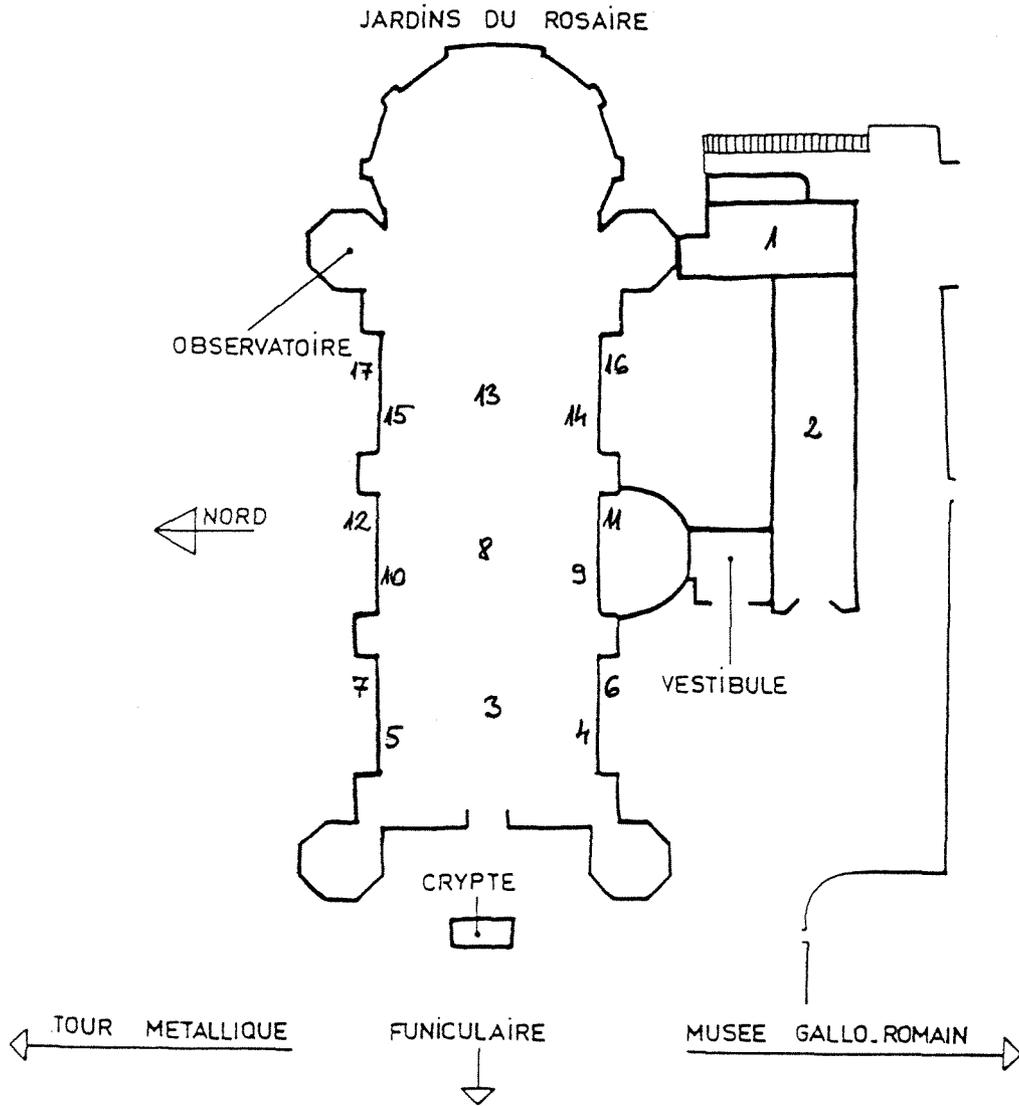
MILES MAISONS NEUVES

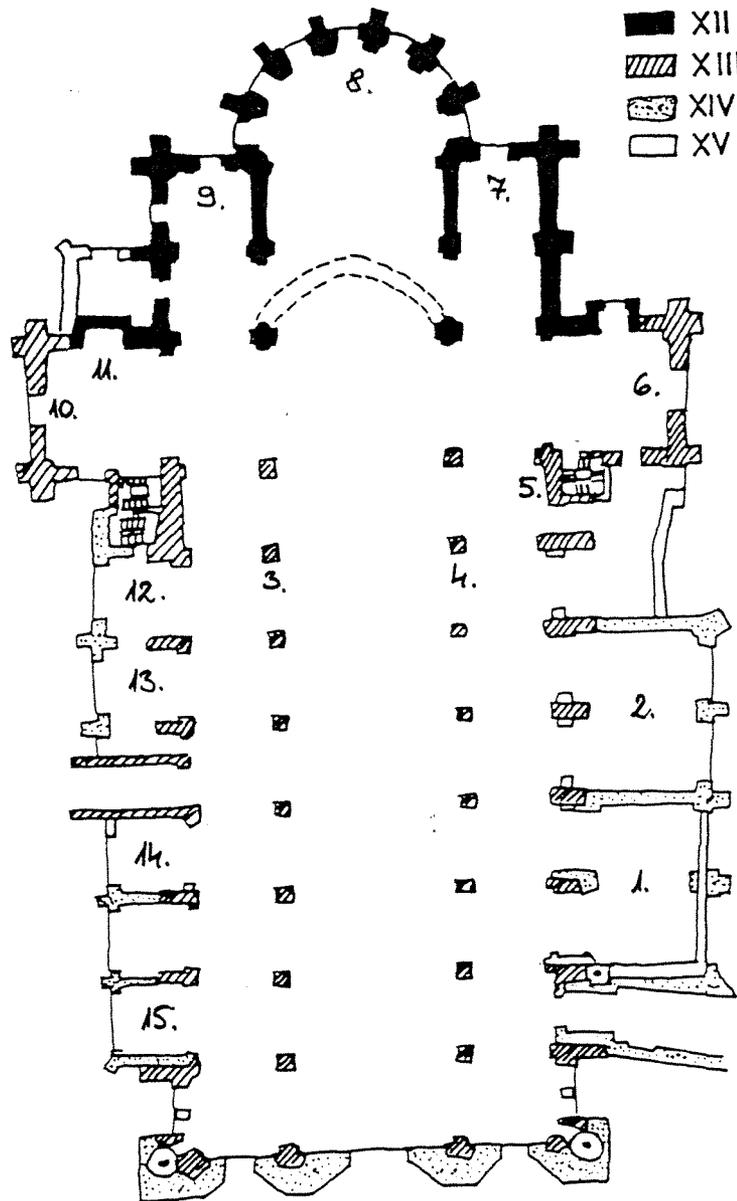
GUILLOTIÈRE

Fort Montju

Albert

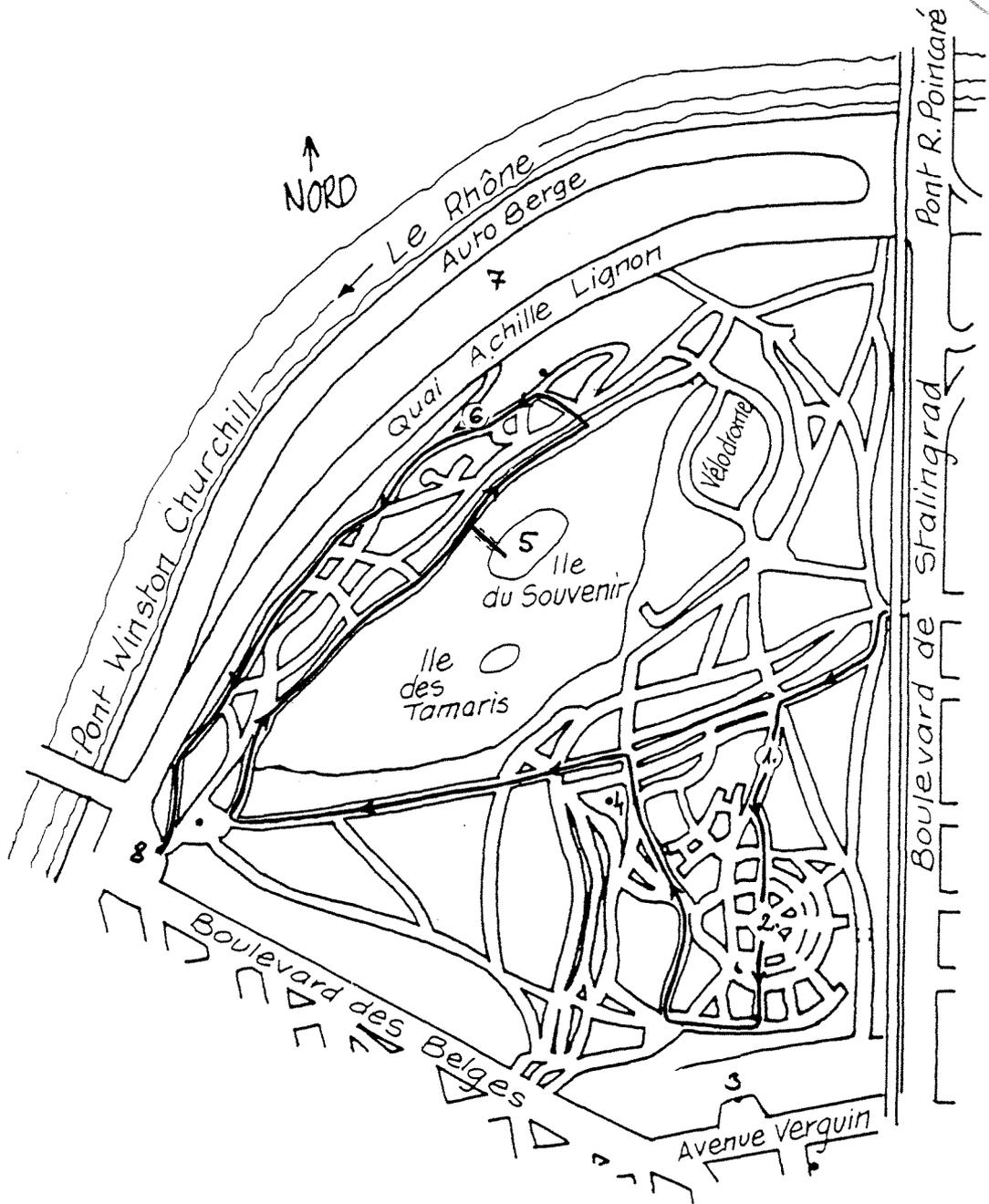
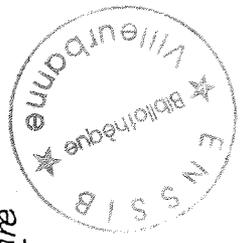
Basilique de Fourvière





Plan de l'église Saint-Jean.

Parc de la Tête d'Or





959018E